

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 294

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

14 Juin 1934

# DÉTECTIVE



Un prisonnier est libéré. En quittant la Centrale, où il a passé de longs mois, où va-t-il, que fait-il, que peut-il devenir ?

Lire, pages 8 et 9, le curieux reportage de notre collaborateur Maurice AUBENAS

**Un danger public**

Quand elle apprit que son mari, le comte Guillaume de Ségur, avait écrasé, dans les circonstances inexcusables que l'on connaît, une pauvre femme, mère de quatre enfants, Mme Cécile Sorel eut une pensée qui lui mérita la sympathie de tous : elle déclara qu'elle adopterait les quatre orphelins.

Renseignements pris, la victime n'avait pas d'enfants. Admirons en passant la facilité avec laquelle se répandent les bobards. Qui avait pu inventer cette progéniture dont le nombre même ajoutait à l'horreur de l'accident, aggravé par le délit de fuite du chauffard trop gai ?...



Mme Cécile Sorel et son mari sur la scène du Casino de Paris.

Mme Cécile Sorel n'aura donc pas à réaliser son projet charitable ; et l'on se console, malgré tout, d'apprendre que la rumeur publique avait prêté à la victime de M. de Ségur des orphelins chimériques ; cela vaut encore mieux que les adoptions et les secours matériels qui n'auraient pu remplacer une mère.

Ceci dit, observons que tout le monde ne peut se payer le luxe de se faire écraser par M. Guillaume de Ségur, ni d'être adopté par Mme Cécile Sorel ; et trop souvent ce sont des insolubles qui blessent ou qui tuent et il ne reste alors aux infirmes, aux veuves ou aux enfants... que leurs yeux pour pleurer.

Il y a là un scandale abominable, qu'il serait très facile de supprimer, si le législateur voulait se donner la peine de voter un texte bref et pertinent.

Trois catégories de conducteurs d'automobiles : ceux qui sont assurés à des compagnies puissantes, dont les ressources offrent toute sécurité ; ceux qui sont assurés à des compagnies qui sont exactement le contraire des précédentes et dont, de notoriété publique, la caisse est vide : « bonnes » pour recevoir les primes, elles sont « mauvaises » pour régler les indemnités ; ces sociétés sont, à notre avis, des entreprises d'escroquerie qu'il importe, par sécurité publique, de balayer ; reste la troisième catégorie d'« écraseurs » : ceux qui ne sont pas assurés. Ceux-là sont des criminels en puissance.

A coup sûr, ils roulent avec la ferme intention de ne rien payer s'ils causent un accident ; car il est fou de prétendre s'assurer soi-même contre un risque éventuel, dont on ne peut connaître par avance l'ampleur.

Ce sont donc des automobilistes bien décidés à ne pas consentir le moindre sacrifice pécuniaire en prévision du risque toujours possible.

Ces individus sont un danger public : on les laisse circuler tranquillement ; il faut mettre fin à cette liberté qui peut ruiner des innocents. Supposez un chef de famille tué par un de ces criminels de l'automobile ; les siens n'auront d'autre recours que de dénoncer l'imprévoyance de l'Etat ; ce ne sont pas quelques mois de prison infligés au coupable qui compenseront le désastre matériel.

Il faut que la loi impose aux automobilistes l'obligation d'une assurance, et que cette assurance ne soit pas chimérique.

**Un monsieur qui en voulait pour son argent**

Lui a 76 ans, elle 21. On voit tout de suite le couple qu'ils forment. Car, outre son âge, qui prête malaisément aux idées badines, sa tenue est du dernier galant : guêtres blanches, pantalon à petits damiers, melon gris. Tel il sort, non pas d'une comédie de Labiche, mais de la réalité la plus précise. Elle, Simone D... entend garder sa jeunesse vertueuse, ou du moins la préserver des marchandages. Cette divergence de points de vue les amena récemment devant la justice de paix du 5<sup>e</sup> arrondissement, où M. S... assignait Mlle D... en remboursement de frais de voyage, frais d'hôtel et achat de diverses toilettes.

Le président Noël : Mlle D... est entrée chez vous, en qualité de secrétaire-dactylographe alors qu'elle n'avait pas 20 ans. Or, pendant quinze mois environ, nous vous voyons l'entourer d'attentions, de gentilleses qui n'excèdent pas cependant celles qu'on peut attendre d'un employeur aimable. Mlle D... remplit son service à votre entière satisfaction : vous l'avez déclaré vous-même expressément. Soudain, tout change en un jour. Vos attentions sont plus pressantes, et plus précises. Vous avez pour Mlle D... des regards qui ne sont pas muets, des sourires éloquentes. Bref, vous attendez d'elle autre chose que le simple zèle d'une dactylographe. Pourquoi ce brusque changement ? Savez-vous ce qui s'est passé ? Eh bien ! Mlle D... vient d'avoir 21 ans. Et, dès lors, M. S... ne craint plus le délit d'excitation de mineure à la débauche.

M. S... proteste faiblement. Sa voix même a subi les cruelles atteintes de l'âge. Avec ce dandysme hors de saison et l'incertitude de sa démarche,

il évoque l'irrésistible duc des Arromanches que Michel Simon, dans *le Bonheur*, Mesdames porte à la perfection de la sénilité.

Mlle D... s'explique à la barre sur un ton aussi résolu que son ferme petit visage. Ce n'est pas à elle qu'on pourrait en conter... Aussi prend-elle bien soin de préciser qu'elle suivit son patron à Nice pour des raisons strictement professionnelles.

Mlle D... — Il m'a dit qu'il aurait besoin de mes services là-bas. J'ai pensé que s'il n'entendait pas ce mot dans le même sens que moi, je serais assez grande pour me défendre. Nous sommes partis. Il a payé mon billet : c'est l'usage ; ma chambre dans un hôtel assez chic (elle coûtait 60 francs par jour) : c'est l'usage ; mes repas : toujours l'usage. Et il m'a donné un peu d'argent pour ma toilette ; mais s'il voulait se montrer avec quelqu'un de plus élégant que me le permettaient mes émoluments, ça le regardait, n'est-ce pas ?

Le président acquiesce silencieusement. Il n'est peut-être pas dupe de la rigueur de Mlle D... Mais lorsque, comme tout le monde, il considère ces traits intacts, cette peau sans âge à côté des charmes fléchissants du plaignant, il se sent gagné par l'indulgence.

Mlle D... — Je travaillais, je sortais un peu. Un soir, ayant rencontré des amis, je suis rentrée à l'hôtel plus tard que d'habitude. M. D... a pris une colère épouvantable, en me disant qu'il ne m'avait pas amenée à Nice pour me faire b... par d'autres.

Elle dit d'une voix étouffée ce verbe qu'on n'écrit pas.

Mlle D... — Alors je suis partie. Il m'a rappelée par télégramme, en protestant de sa sagesse. Et, à la première occasion, ses tentatives et



M. Serrero, qui a été le bon défenseur de la petite dactylo.

ses scènes ont recommencé. Alors, comme j'en avais assez d'être embêtée par ce vieux dégoûtant (avec quelle joie elle se soulage de cette épithète !), je suis partie pour toujours. Et maintenant, il a le toupet de me demander le remboursement de ses frais ! Mais je lui ai donné du travail en échange. Peut-être pas celui qu'il désirait, en tout cas celui pour lequel il m'avait engagée.

Le président la calme par des paroles d'accord avec la loi, la raison, la décence. Puis il se tourne vers M. S... qui émet des protestations véhémentes, ou qu'il tâche de rendre telles. La salle est plongée dans l'hilarité.

Le président. — Vous avez une certaine audace de déranger la justice pour en faire la complice de vos desseins immoraux.

En conséquence, l'impétueux vieillard est débouté.

M. Serrero qui a été le bon défenseur de la jeune Simone D... emmène sa cliente victorieuse.

Maggie GUIRAL.



La vertueuse dactylo précisa qu'elle avait suivi son patron à Nice pour des raisons professionnelles.

**L'enfant désespéré**

Sous ce titre : *L'enfant désespéré*, *Détective* publiait dans son numéro du 12 octobre 1933 un article mettant en cause M. Thiolas, un charbonnier-détaillant de la rue Letort, à l'occasion du suicide d'une fillette du quartier, Sonia Rosensweig.

Notre enquête avait été hâtive : De plus amples renseignements nous permettent d'affirmer aujourd'hui que l'attitude de M. Thiolas avait été déformée dans un sens contraire à la réalité des faits. Une ordonnance de non-lieu vient en effet d'être rendue en sa faveur, aucune charge n'ayant pu être relevée contre lui. M. Thiolas se voit ainsi lavé des responsabilités infamantes qui avaient, un moment, pesé sur ses épaules.

**Le décalogue**

On se plaint beaucoup — et à juste titre — de la complication extrême des lois, de toutes les difficultés qu'éprouvent les braves gens à se faire rendre justice...

Dans le maquis des textes, il est bon qu'une main sûre écarte les broussailles et trace un chemin : c'est ce que vient de réaliser avec une méthode excellente M. André

La mise en pages de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Les manuscrits, copies dactylographées, documents imprimés ou photographiques, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

Cambréal, greffier criminel de la cour d'Appel de Paris, qu'un premier ouvrage « *Le guide formulaire de la pratique de droit pénal* » avait déjà signalé à l'attention des juristes.

Sous le titre de « *Décalogue* », (Editions Hadès, 9, rue Arsène-Houssaye, Paris) M. Cambréal vient de mettre « la loi à la portée de tous ». C'est un guide d'une remarquable clarté, qui permettra à ceux qui ne sont pas initiés aux études juridiques, de se reconnaître dans le fatras des lois, de trouver immédiatement la solution des difficultés qui se posent chaque jour.

Tout y est traité, dans un esprit vivant, direct, précis : en vérité, une œuvre qui vient à point et qui rendra d'inappréciables services.

**MARIANNE** GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
COMMENCE CETTE SEMAINE  
la publication d'un DOCUMENT SENSATIONNEL :  
**LE MYSTÈRE CARNERA**  
dévoilé par l'ancien manager du champion du monde :  
**LEON SEE**  
TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.  
Abonnements (France et Colonies)  
Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

<b>ADMINISTRATION</b>	<b>REDACTION</b>	<b>ABONNEMENTS</b>
PARIS (VI <sup>e</sup> ) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI <sup>e</sup> )		
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71	DIRECTEUR	FRANCE ET COLONIES
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	<b>MARIUS LARIQUE</b>	ÉTRANGER (TARIF A)
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37		ÉTRANGER (TARIF B)
		1 an 6 mois
		65.00 35.00
		85.00 45.00
		100.00 55.00

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective".

**VOILA CENT ANS**

Peter Komm, deux fois mort !  
Dans un monastère de Blauenburg (Saxe), un matin de juin 1834, le frère dominicain Anton découvrit inanimé dans sa cellule, le novice Peter Komm. Le jeune moine paraissait dormir, les joues roses, un sourire figé aux lèvres. Cependant tout son corps était froid comme un bloc de marbre. Anton le secoua, lui



Au monastère, la veillée du novice Peter Komm fut horrible.

jeta sur le visage un linge trempé de vinaigre, rien n'y fit. La mort, inexplicable, avait emporté l'adolescent et le médecin du couvent délivra le permis d'inhumer.

En secret toutefois, les frères dominicains retardèrent jusqu'à l'extrême limite la fermeture de la bière où l'on avait déposé le novice. Car celui-ci, à deux reprises déjà, avait été terrassé par un mal étrange qui l'avait plongé de longues journées dans un coma semblable à la mort.

Mais le docteur réclamait l'enterrement du novice.

— Ne sentez-vous donc pas, s'écria-t-il, l'odeur de ces chairs qui se décomposent ?

— Non... répliqua doucement le frère supérieur ; est-ce qu'un cadavre conserverait ces fraîches couleurs, ce sourire, cette apparence de vie ? Attendons encore.

Le médecin s'entêta, prétendant que lui seul avait autorité en la matière, assurant que toutes les ressources de sa science ne pouvaient plus rien et que Peter Komm était mort et bien mort. Il exigea que l'inhumation se fît le lendemain, à l'aube ; et il fit clouer la bière. On dressa sur elle un catafalque, autour, une chapelle ardente. Les frères entrèrent en prières.

Cependant, le médecin, sur la demande du frère supérieur, avait accepté de veiller lui aussi ; haussant les épaules il s'était cavalièrement assis, sur une chaise, près du linceul, entre les cierges. Derrière lui, les moines psalmodiaient les cantiques rituels.

Vers les quatre heures du matin, on entendit un choc sourd suivi d'une sorte de râle inhumain. Deux frères épouvantés montrèrent le catafalque du doigt et balbutièrent :

— Ecoutez, écoutez docteur !... Le cri est parti de là !...

Le médecin colla son oreille contre le drap noir qui recouvrait le cercueil. Il releva bientôt le front en souriant :

— Hallucination... Peter Komm est silencieux !...

Les cantiques reprurent. Dix secondes plus tard, la bière fut secouée d'un soubresaut effarant, se dressa presque droite et retomba lourdement en écrasant l'un des chevalets sur laquelle elle était posée. Le suaire glissa, renversa un cierge et s'enflamma. Des râles atroces montaient maintenant de l'intérieur du cercueil... Peter Komm sortit de son long sommeil — car il devait dormir — hurlait comme un démon, provoquant une panique insensée : le docteur et les moines reculèrent un instant, glacés d'effroi. Ce geste irraisonné, permit à la bière de s'aplanir trop sec de s'incendier au contact du linceul en feu et de n'être rapidement plus qu'un brasier d'où l'on ne sortit qu'à grand peine le corps calciné de Peter Komm, le novice qui s'était réveillé dans sa tombe pour mourir aussitôt, une seconde fois, de la mort la plus épouvantable que l'on puisse rêver.

Il y a d'étranges fatalités. La semaine même où nous commençons une enquête de Jacques Dyssord sur les enfants frappés par le sort dans le moment même qu'ils naissent, abandonnés au hasard, aux embûches de la vie comme des graines au vent, un fait-divers atroce vient confirmer et actualiser le patient travail de notre collaborateur. De la même façon qu'on verra, un peu plus loin, la mort de la triste Lola faire une introduction brûlante au quatrième chapitre de *Notre-Dame des Ténèbres*, ainsi le supplice de la petite Suzanne Goux est la préface saisissante de *Graines au Vent*.

\*\*\*

Un enfant est une force parce qu'il est l'espoir de ses parents, qu'ils se complètent et s'exaltent en lui. Un orphelin est une proie. Il est détruit moralement, sentimentalement, parce qu'il se sent seul, parce qu'aucune main ne le soutient plus, qu'aucune flamme de tendresse ne l'anime plus. Il n'a plus pour lui que sa faiblesse, et pour quelques personnes qu'elle émeut, combien d'autres elle tente. Qui dira toutes les sombres histoires d'orphelins spoliés, volés par leurs tuteurs, séquestrés, brutalisés ? Pour qu'un orphelin, qu'un enfant abandonné arrive à se faire une place convenable dans la vie, réussisse, il faut qu'il ait le cœur bien placé.

Il s'en trouve. Je me souviens qu'un jour je bavardais avec un journaliste de grand talent, assez vieux déjà et qui dirige un quotidien. La conversation vint précisément sur les enfants assistés. Le vieux journaliste devint rêveur. Puis il se mit à me raconter, d'une voix un peu voilée :

« — Il y a longtemps, dans une grande ville du Midi, deux enfants furent trouvés, un matin, abandonnés dans la rue. Pure coïncidence sans doute. Ils ne devaient pas être frères ; il n'y avait pas de rapports entre le geste des deux inconnus qui avaient déposé les bébés l'un sur un banc, l'autre dans une encoignure de porte. Les parents ne furent jamais retrouvés. Les deux gosses grandirent à l'Assistance publique. Ils avaient appris quel lien de situation les liait. Ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre quand ils souffrirent, ils luttèrent côte à côte. Tous les deux étaient intelligents, énergiques. L'injustice de leur sort les rendait rageurs, têtus. L'un disait à l'autre :

« — Je reviendrai un jour en chef dans la ville où j'ai été une épave.

« L'autre ripostait :

« — Moi je serai puissant un jour, aussi, pour pouvoir défendre les gosses comme nous.

« On les mit tous les deux à la campagne, chez des fermiers âpres qui les faisaient trimmer dur et leur chicanait le pain qu'ils mangeaient. Dans une ferme voisine, il y avait une autre pupille de l'Assistance, une fille. Les trois malheureux se réunissaient quand ils pouvaient ; elle pleurait, eux serraient les dents, la consolait. Ils se juraient entr'aide et amitié éternelles. Et les garçons, la nuit, dans leur mansarde étudiaient en mâchant leur rancœur.

« Ils se séparèrent. Les garçons avaient réussi à passer les examens des bourses.

« Elle, fragile, désespérée, veule, restait fille de ferme. Un jour, elle partit pour la ville... »

Le directeur de journal s'arrêta. Ses yeux étaient lointains. Enfin il acheva :

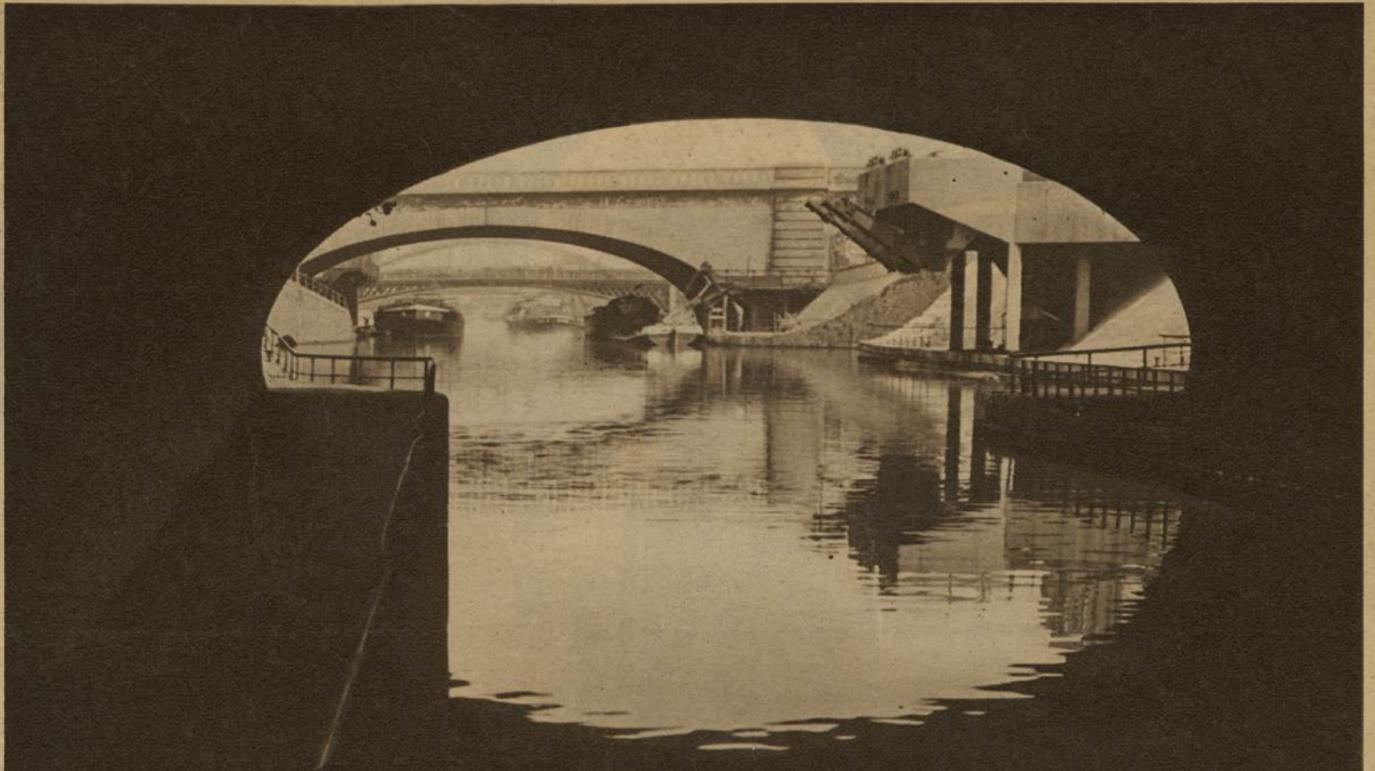
« L'un des garçons est actuellement général, commandant la place dans la ville où il fut abandonné. L'autre, c'est moi. »

J'osai demander :

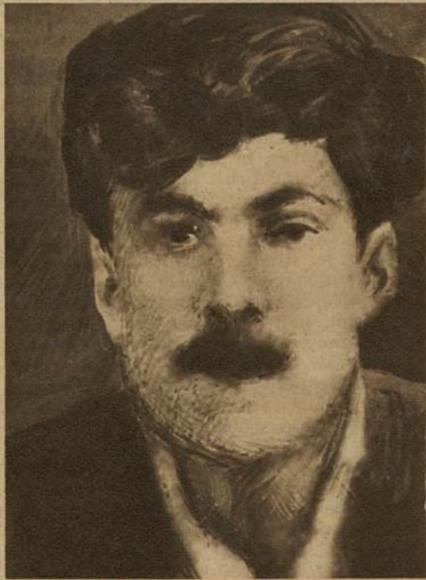
— Et la fille ?

— Ce que nous avons fait, nous, est à peu près surhumain. Elle n'était qu'une femme. Elle a été engloutie.

Graines au vent...



# L'ENFANT SUPPLIÉE



« Je vais la conduire à l'hôpital », dit Romanet (ci-dessus) et la sinistre brute alla jeter l'enfant dans le canal de l'Ourcq

Et cependant les attentats se multiplient contre les enfants, le supplice des abandonnés, de ceux dont les parents sont indignes n'est pas fini. La semaine dernière, nous rapportons ici les sinistres procès des deux marâtres meurtrières de leur enfant. Il faut, malheureusement, aujourd'hui, continuer la rubrique.

Lucien Romanet, maçon, est depuis deux ans un chômeur professionnel. Il est en ménage avec Germaine Marchal et vit avec elle dans une chambre d'hôtel, à la Villette, rue Riquet. Jusque-là tout va bien. Que l'homme boive, jusqu'à s'en saouler, hebdomadairement son indemnité de chômage, que la femme soit une mégère, cela ne regarde personne que leur hôtelier et leurs voisins. Mais ils ont, d'unions précédentes, l'un et l'autre, des enfants, elle deux, lui trois. Et les cinq gosses vivent dans la thurne étroite, dans le même lit, à côté des parents. Bien entendu, s'il y a toujours à boire, il y a peu à manger.

Il y a trois mois, pendant l'absence de Romanet, la mère a couché la petite Lucienne, qui a trois ans, dans le lit des grandes personnes. Ce lit, la petite l'a sali. L'homme entre, s'en aperçoit, tire par un bras la petite sur le plancher, lui donne un terrible coup de pied dans le ventre, doublé d'un coup de poing dans la figure. L'enfant roule sous le lit et ne bouge plus.

Stupidement, la mère lui jette un peu d'eau à la figure. Sur quoi la brute intervient.

— Je vais la conduire à l'hôpital, dit-il. Il va chercher un sac, y met le pauvre petit corps inanimé, met le sac sur son épaule et sort. Et la mère le regarde partir, sans s'étonner de cette extravagante façon d'apporter un enfant à l'hôpital.

Il revient, boit, se couche. Le lendemain, elle l'interroge :

— A quel hôpital l'as-tu emmenée ?

Il ne répond que par des injures. Elle insiste. Il finit par dire :

— Elle m'embêtait. Qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ? Je l'ai jetée dans le canal.

C'est aussi simple que cela. Il n'y a plus que quatre enfants dans le taudis.

Trois mois après, on repêche, dans le canal de l'Ourcq, le petit corps décomposé. Le crime n'est que trop apparent. On enquête.

Aucun parent n'a signalé de disparition d'enfant qui pourrait être celui-là. Étonnante indifférence.

Mais une enfant de trois ans, c'est jolie, ça sait se faire aimer, même par des voisins, des étrangers. Les voisins des Romanet savaient bien que le sourire de la petite Lucienne avait disparu de la maison. Les enquêteurs trouvèrent là une piste.

— J'ai compris, dit le maçon quand il vit les inspecteurs rôder autour de l'hôtel. Et il s'en alla, disparut.

La mère, convoquée, interrogée, avoua tout de suite. On l'a laissée repartir, pour

le moment. Elle n'est que vaguement, moralement complice, et n'y a-t-il pas encore quatre gosses à la maison. De quelle atmosphère de colère, d'indignation vont l'entourer les voisins !

Que fera le jury, dans quelques mois ? Car il y a justice populaire et justice populaire. On m'a raconté que les deux agents qui gardaient la mégère dans le couloir du palais avaient besoin de tout leur sang-froid pour ne pas lui administrer une retentissante correction.

\*\*\*

Il y a l'autre histoire, celle de Suzanne Goux. Celle-là n'est pas aussi simpliste, aussi animale. Elle est sombre et complexe et, à cause de tout cela, plus horrible.

La mère de Suzanne Goux, se sentant mourir, confie sa fille à son père, industriel aisé de Levallois. La mère morte, l'enfant est élevée par son oncle et sa tante qui la chérissent. C'est le moment que choisit son grand-père paternel pour la revendiquer, l'obtenir par décision de justice et l'enlever à ses parents adoptifs.

C'est une fillette de douze ans, malade, pâle, jolie, aux yeux pleins de fièvre ému-vante.

Elle pleure. Elle ne veut pas quitter ceux qui l'ont choyée. On l'emmène de force.

Huit mois après, elle meurt à l'hôpital de Lannion. Les médecins constatent qu'elle a subi des violences sexuelles si brutales qu'elle succombe à un atroce déchirement, à une péritonite purulente.

Ses anciens parents adoptifs, désespérés, cherchent en vain à savoir ce qui s'est passé, quel est le criminel. Le grand-père affirme qu'il a seulement eu Suzanne un mois chez lui. Qu'est-elle devenue les autres mois ? Entre quelles mains est-elle passée ? Quels supplices a-t-elle endurés, la petite fille, proie fragile de tous les vices ?

Au moment où j'écris, l'enquête ne l'a pas encore établi. Mais il apparaît une fois de plus que l'enfant sans parents n'a pas été protégée.

M. LECOQ.



Le criminel habitait avec sa compagne une chambre d'hôtel au 42 de la rue Riquet.

Germaine Marchal, que l'on voit ici portant un de ses plus jeunes enfants, vivait avec Romanet. L'inspecteur Richard, qui, avec le brigadier Goret, de la brigade criminelle, a été chargé de rechercher l'ignoble individu.



La petite Suzanne Goux, qui mourut à l'hôpital de Lannion, à la suite des violences sexuelles qu'elle avait subies.



Que de drames éclos dans l'alcôve viennent se dénouer à l'hospice de la rue Denfert-Rochereau, sous le regard du bon Saint-Vincent de Paul.

A côté du poète et du romancier, il y a chez Jacques Dyssord un lucide observateur des mœurs de son temps.

Non content de dégager le pittoresque qu'ils recèlent, il apporte à leur étude un sentiment fraternel de large humanité. C'est ainsi qu'il peut se permettre de se pencher sur les plaies les plus secrètes, les vices les plus cachés, sans se départir de cette haute tenue qu'on est en droit d'exiger d'un écrivain digne de ce nom.

Nos lecteurs n'ont pas oublié Londres-Secret, l'enquête qu'il mena, ici-même, sur les prisons et les bas-fonds de la capitale du Royaume-Uni. On y trouvait une peinture fidèle du « milieu » d'Outre-Manche, aussi fermé et aussi curieux que celui de nos boulevards extérieurs ; quelques aperçus de son argot particulier, le stang, et divers aspects de ce paupérisme londonien que le puritanisme anglais cache soigneusement à ses visiteurs.

Aujourd'hui, il tient à nous faire connaître la destinée des pauvres gosses mis au monde en marge du Code, et pris en charge, en désespoir de cause, par l'Etat. Il les a suivis pas à pas, depuis l'abandon à l'Hospice des Enfants-Assistés, jusqu'à leur dangereuse adolescence.

Ce « documentaire », pour employer la langue du cinéma, est aussi prenant et attachant qu'un roman, parce que l'auteur s'est donné la peine d'en vivre les moindres détails et de les restituer dans leur éclairage particulier.

## I. — « MAMAN !... MAMAN !... NE M'ABANDONNE PAS !... »

DERRÈRE la femme qui vient d'entrer, la porte s'est refermée avec un bruit lugubre — celui de la poulie rouillée d'un puits ou l'aigre lamentation d'une girouette sous le vent d'hiver.

C'est le silence, maintenant, un silence gros de menaces. La pièce dans laquelle elle se trouve, n'était sa propreté méticuleuse, on dirait, par ses dimensions et son austérité, d'une cellule de prison ou de cloître.

En face d'elle, sur le mur, est fixé un grand chromo représentant une mère tenant dans ses bras, un enfant aux mains suppliantes. Au-dessous, en gros caractères, cette légende :

MAMAN !... MAMAN !... NE M'ABANDONNE PAS !...

De chaque côté de l'image, portant l'entête classique : République française — Liberté, Egalité, Fraternité, suivi de la mention : Administration générale de l'Assistance Publique, une affiche dont elle épèle laborieusement le texte.

Celle de gauche est précédée de l'indication suivante : Avis aux personnes ayant l'intention d'abandonner leurs enfants.

L'affiche est distribuée en deux compartiments séparés par une raie verticale.

On lit dans le premier, sous le titre : Conséquences de l'abandon d'un enfant :

1° Ignorance absolue du lieu du placement.

2° Absence de toute communication, même indirecte, avec l'enfant.

3° Nouvelles de l'enfant données tous les

trois mois seulement et indiquant uniquement s'il est mort ou vivant...

Les paragraphes étiquetés de leurs 1°, 2°, 3°... passent sous les yeux de la malheureuse, dans une sorte de brouillard. La sèche resse administrative de leur texte, leur ton comminatoire, la glacent jusqu'à l'âme. Le gosse qu'elle tient contre sa poitrine s'est mis à piailler, elle le calme d'un balancement machinal.

En regard des Conséquences de l'abandon d'un enfant, voici, sur l'autre colonne, les Moyens d'éviter cet abandon.

Elle en prend connaissance, par acquit de conscience, mais elle sait bien que sa décision est mûrement réfléchie et que rien ne saurait l'en faire changer :

« Les mères, lit-elle, qui n'ont pas les moyens d'élever leurs enfants, mais ne veulent pas les abandonner, sont informées qu'un secours de premier besoin peut leur être alloué immédiatement et que d'autres secours peuvent leur être attribués par le Service des Enfants-secourus, 3, avenue Victoria... »

Elle a haussé ses épaules pointues, tandis qu'une des menottes du gosse s'agrippait au fichu dans lequel elle l'a enveloppé par-dessus ses langes.

— Pour la vie qui l'attendrait auprès de moi ! pense-t-elle.

Ses yeux se portent sur la légende du chromo :

MAMAN !... MAMAN !... NE M'ABANDONNE PAS !...

Les lettres dansent devant elle. Il y a quelques mois encore, elle se serait laissée influencer par cet appel déchirant, alors qu'il lui arrivait d'y aller de sa larme quand à son jour de sortie, au ciné de la rue de la Fidélité, on donnait un film sentimental. Mais, maintenant, son cœur s'est durci. Elle a connu trop de misère depuis qu'elle a été plaquée, et, pour ce qui est des boniments, elle ne marche plus, elle sait trop ce qu'on peut en attendre. Un moyen, tout simplement, de vous avoir à l'influence.

Tant que faire, puisqu'elle y est, elle prend connaissance de l'affiche de droite. C'est un avis du directeur de l'Administration générale de l'Assistance publique rappelant qu'aux termes de la loi du 27 juin 1904 :

« Toute personne qui présente un enfant de moins de 7 mois est informée que des questions d'état civil vont lui être posées dans l'intérêt de l'enfant, mais qu'elle peut si elle le désire, ne pas répondre à ces questions ou fournir seulement une partie des renseignements qui lui sont demandés. »

« Si l'enfant a plus de 7 mois, la personne qui le présente est prévenue que l'administration se réserve le droit de procéder à une enquête à la suite de laquelle l'admission pourra, ou non, être prononcée définitivement. »

Elle relit, à plusieurs reprises, la première partie de ce document qui, seule, l'intéresse. L'enfant qu'elle apporte n'a pas encore tout à fait deux mois et demi.

— On peut toujours me poser des questions, se dit-elle, pour sûr que je ne l'ouvrirai pas, Non, mais chez qui ! Ils auraient vite fait de me repérer et de me faire avoir des ennuis. Même mon prénom d'Elise, plus souvent que je leur donnerai...

C'est une fille de Paris, pas plus méchante, ni meilleure, qu'une autre. Elle a grandi sous les taloches maternelles. Alors qu'elle allait avoir seize ans, un samedi, son père, rentrant ivre, a essayé de la forcer. Elle l'a repoussé si violemment qu'il a été donner de la tête contre la pierre de l'évier. Elle a cru — espéré, peut-être — qu'il avait son compte. Mais elle a dû en déchanter. Le vieux s'est relevé, voyant rouge. Elle a fui et, après avoir erré toute la nuit, est allée se réfugier, au petit jour, chez une copine habitant la banlieue. Celle-ci l'a cachée quelques jours, puis elle s'est lassée de la nourrir à ne rien faire.

Elise a alors cherché du travail. Elle a réussi, malgré le chômage, à se placer comme fille de salle. Le fils de son patron

## GRANDE ENQUÊTE

# MINES AU VENT

ayant abusé d'elle, elle a eu l'imprudence de s'en vanter auprès du personnel. Un soir, elle était jetée à la porte par les parents du jeune homme, sans un sou devant elle. Alors, elle est entrée dans une petite brasserie de femmes des environs de la Porte Saint-Denis. Comme elle n'avait pas l'âge, la patronne lui procura de faux papiers. C'est là qu'elle fit la connaissance d'un accordeoniste dont elle eut le tort de s'enticher. Il avait pris l'habitude de l'attendre tous les soirs et ne tarda pas à vivre à ses crochets.

— Du moment qu'on doit se mettre en ménage un jour... lui expliquait-il. Bref, il devait lui faire un gosse. Quand il apprit que celui-ci était en train, « il se débina froidement ».

Dieu sait, cependant, si elle avait essayé de tout pour se le faire passer. On dit qu'un verre de pernod pris sans eau... On dit aussi... Tout ça, c'est du « pour »... la preuve, c'est que le grouillot est là... »

Elle n'a aucune révolte contre son musicien de malheur. C'est un homme, n'est-ce pas ? La marmaille, ça n'a rien d'engageant. Tant pis pour elle, elle n'avait qu'à ne pas se laisser prendre...

Une porte s'est ouverte, communiquant avec la pièce voisine. L'infirmière préposée aux admissions fait signe à la jeune mère d'entrer. La salle est claire, presque gaie. Malgré la température, un feu de coke brûle dans la cheminée.

— Avez-vous bien réfléchi à la gravité de ce que vous allez faire ? demande l'infirmière à Elise.

Silence de celle-ci.

— Vous avez bien lu les deux affiches apposées dans la salle voisine ? On est prêt à vous secourir, si vous voulez garder votre enfant chez vous.

— Impossible, répond-elle entre ses dents.

— En ce cas, nous avons à Châtillon-sous-Bagneux une maison maternelle où vous pourrez aller avec votre enfant. On vous y gardera plusieurs mois, si vous le voulez, et vous n'aurez rien à payer. Cela vous va-t-il ? Un beau bébé comme celui-ci, on ne l'abandonne pas. Vous pourrez le nourrir vous-même. L'enfant s'attachera à vous. Vous verrez comme vous l'aimerez !...

L'infirmière surveille, du coin de l'œil, l'effet de ses paroles. Elles tombent, une à une, avec une lenteur appuyée, sans réussir à éveiller un sentiment chez l'être buté qui se trouve devant elle. Elle ne veut pas désespérer encore, elle s'approche de la nouvelle venue, sourit au bébé, le prend dans ses bras, guettant une réaction quelconque sur la figure fermée de la jeune mère.

Mais celle-ci a une moue d'impatience, ses sourcils se froncent. Si elle est venue ici, ce n'est pas pour écouter des discours.

L'infirmière a un geste découragé :

— Alors, vous persistez dans votre intention ?

L'autre fait un signe affirmatif dans lequel elle a mis toute son énergie.

— Vous n'ignorez pas les conséquences de cet abandon ?

Geste évasif d'indifférence.

Les mots se précipitent, impitoyables, dans la bouche de la préposée aux admissions. On dirait d'un verdict de mort qui s'abattra sur la tête de la femme qui se trouve devant elle.

— Vous ne pourrez plus le revoir... Vous n'aurez pas de nouvelles de lui... Tous les trois mois seulement on vous informera s'il est vivant ou mort... L'Administration de l'Assistance publique aura le droit de consentir à l'adoption de l'enfant soit par les nourriciers, soit par toute autre personne présentant les garanties nécessaires...

Elise réprime un bâillement. S'asseyant à une table, l'infirmière attire vers elle un formulaire imprimé comprenant deux grandes feuilles et pose à la jeune mère des questions, après l'avoir prévenue que le secret le plus absolu sera observé en ce qui concerne les réponses auxquelles elle voudra bien consentir. Elle lui demande, notamment, la mairie où l'enfant a été inscrit :

s'il est légitime ou naturel ; s'il a été reconnu par elle ou par le père ; l'endroit où elle a accouché ; dans quelle religion l'enfant doit être élevé ; s'il a été ou doit être baptisé ?

Au bas de la première page, que remplit l'infirmière, figure une rubrique intitulée : *Explication des motifs qui ont amené l'abandon de l'enfant et renseignements particuliers*. Elle notera également, sur cette page, la date et l'heure du dépôt de l'enfant.

La seconde page du formulaire a trait aux renseignements concernant les parents de l'enfant abandonné. Sont-ils logés en garni ou dans leurs meubles ? Quel est le montant de leur loyer ? Leurs ressources, leur gain habituel, leurs charges ? Ont-ils d'autres enfants que celui qu'ils délaissent ?...

Elise a éludé adroitement la plupart de ces questions. Quant à celles auxquelles elle s'est crue obligée de répondre, elle l'a fait de telle façon que pas une indication prise sous sa dictée ne pourra être utilisée, sauf toutefois le prénom de l'enfant : Albert. C'est ce dont elle se félicitera, par la suite, dans les termes suivants :

— L'infirmière a eu beau faire, toute marle qu'elle est, j'ai réussi à passer au travers.

D'un tiroir de la table, la préposée aux admissions a sorti des colliers formés d'une ganse de soie résistante et d'olives en os. Il en est de trois couleurs : des roses, des bleus, des blancs.

Elle fixe un de ces colliers au cou du bébé, qui se débat et se met à pousser des cris aigus. On a toutes les peines du monde à le calmer.

L'employée de l'Assistance s'adresse à la mère :

— On va lui en mettre provisoirement un bleu, lui dit-elle, les roses sont pour les fillettes. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, si vous persistez dans votre intention d'abandonner le petit, qu'on remplacera ce collier par un blanc.

Munie d'un appareil affectant la forme de ceux avec lesquels on poinçonne les tickets de métro, elle scelle le collier qui porte une médaille en argent indiquant l'année et le numéro d'admission de l'enfant.

Le double de ce numéro est remis à Elise.

— Au cas où vous voudriez retirer l'enfant un jour, la prévient l'infirmière.

Mais la jeune femme regarde la médaille avec méfiance. Qu'est-ce que c'est encore que ces manigances ? pense-t-elle. Ce qu'ils en ont des trucs pour embêter le pauvre monde !...

— L'enfant, poursuit la préposée aux admissions, conservera ce collier jusqu'à six ans.

— Et à six ans ? demande par politesse la mère du petit Albert.

— A six ans, répond son interlocutrice, le collier est coupé par le directeur de l'agence d'où dépend l'enfant, ou par le médecin de l'administration. Pour remplacer ce moyen d'identité, un procès-verbal est dressé, en présence du maire de la commune, constatant la rupture du collier et le signalement du porteur.

Mais la malheureuse ne l'écoute déjà plus. Elle n'a qu'un souci, maintenant qu'elle est parvenue à ses fins — se débarrasser du gosse — c'est de prendre congé, le plus rapidement possible, de l'infirmière.

Elle se décide enfin :

— Alors, questionne-t-elle, c'est fini ?... Je peux m'en aller ?...

Ecœurée, l'infirmière lui indique la porte d'un regard bref.

— En ce cas... voilà... fait Elise qui ne sait plus guère que dire ni quelle contenance prendre.

Et elle s'en va, la bouche pincée, l'œil mauvais, attendant d'être dehors pour pouvoir exhaler sa rancune contre cette « crâneuse » d'infirmière qui a la prétention de vouloir lui faire la leçon... Je vous demande un peu !...

Dans la rue, un petit vent crispé souffle, auquel elle abandonne avec satisfaction son visage en feu.

— C'est pas trop tôt ! pense-t-elle, et elle hâte le pas pour fuir ces parages où vient de s'accomplir un acte sur lequel elle ne se soucie plus de revenir. Elle va, sans savoir où, la tête basse et la pensée flottante.

Sur le trottoir, à l'angle du boulevard Montparnasse, elle heurte, par mégarde, une femme élégante qui pousse devant elle une petite voiture dans laquelle dort un bambin aux belles boucles d'or.

— Pardon, madame, dit-elle. L'autre ne répond pas et poursuit son chemin. Alors, elle l'apostrophe :

— Eh ! dites-moi, vous, je suis polie, moi, vous pourriez l'être aussi.

Et, farouche, elle active le pas en remuant dans sa tête des idées de meurtre.

Cependant, la pluie s'étant mise à tomber, elle entre dans un petit débit faisant corps avec un dépôt de charbon et, s'accoudant au zinc, commande un anis.

C'est une grosse femme qui la sert. Elle surveille, du coin de l'œil, un gamin de quelques années, jouant avec un matou.

— Si tu te fais griffer, tu n'auras que ce que tu mérites, lui dit-elle.

Mais, comme l'enfant continue, elle lui crie :

— Bébert, as-tu fini ?

Elise a levé la tête. Bébert, c'est le diminutif dont elle se servait pour désigner, hier encore, le petit abandonné qui est, maintenant, là-bas avec son collier bleu autour du cou.

La brûlure de l'alcool descend de sa gorge jusqu'à ses entrailles. Elle finit avec avidité son verre et en commande un autre.

La grosse femme, en la servant, essaye d'engager la conversation avec elle :

— Les enfants, madame... si vous saviez la patience qu'il faut avoir avec eux... Si l'on n'était pas tout le temps après...

Devant le mutisme de sa cliente, elle insiste :

— Celui-ci, il n'y a pas plus obstiné...

Elle quête un mot, un signe d'assentiment. Mais Elise, ayant porté le verre à ses lèvres, le boit d'un trait et, les yeux égarés, crie à la bistrote épouvantée :

— Les gosses, que voulez-vous que ça me foute, à moi ?...

Puis elle sort, après avoir posé une coupure de cinq francs sur le zinc, sans attendre la monnaie...

\*\*\*

Tel un phare parmi les récifs de la capitale, toute la nuit, l'étroite porte conduisant à la salle d'abandon de l'hospice de la rue Denfert-Rochereau reste allumée. A la faveur de l'ombre propice, des mères honteuses viennent s'y débarrasser, en catimini, de l'indésirable fruit de leurs entrailles.

Que de drames éclos dans la suspecte touffeur de l'alcôve, dans l'atroce promiscuité d'innommables garnis, viennent crever ici, comme des bulles méphitiques à la surface d'un cloaque !

L'enfant de l'inceste y coudoie le monstre, dont celle qui l'a mis au monde a une telle horreur qu'elle avouera, malgré le désir qui la visita, n'avoir pas eu le courage de l'étouffer dès sa naissance.

On a porté, il y a peu de temps, dans la salle d'abandon, un enfant-tronc qui n'avait, en fait de bras et de jambes, que d'informes moignons ; un autre dont les yeux, pendant au dehors de leurs orbites, rappelaient ceux des homards.

Que de petits vieux de quelques mois sont dirigés, chaque semaine, sur l'hôpital des Enfants Malades, où ils traineront, pendant des années parfois, leur précoce gâtisme ; que de fous en herbe auront, en guise de nursery, les quatre murs matelassés d'un canaban !

Mettre au monde de tels déchets d'humanité n'est-il pas un crime plus grand que de les empêcher de naître ? Et quand, dans

cette salle de l'hospice des enfants abandonnés, que son directeur a heureusement baptisée le *tour parlant*, viennent échouer ces lamentables épaves de la syphilis, de l'alcoolisme et de la tuberculose, ceux qui les accueillent n'ont-ils pas le droit de penser que, dans une société digne de ce nom, on devrait tarir à sa source cette ignominie.

(A suivre.)

Jacques DYSSORD.



Sur le mur, un grand chromo représentant une mère tenant dans ses bras un enfant aux mains suppliantes.

DE JACQUES  
DYSSORD



Tous les trois mois, les mères qui ont déposé ici leur enfant, pourront savoir, uniquement, s'il est vivant ou mort.

# FATS DIVERS

Film hebdomadaire, par Marius Larique



Que fait-on en faveur de l'enfance martyre ?

**Lundi** Les marâtres criminelles sont plus nombreuses qu'on ne le croit. Une de ces mégères, la femme Toudoux, qui, en dépit de son nom, n'avait pas de propension à la bonté, vient encore de nous en fournir la preuve. Cette misérable à elle-même raconté qu'elle fit bouillir une bassine d'eau, qu'elle y plongea son enfant après l'avoir déshabillé et l'y trempa, le tenant par les pieds, jusqu'à ce qu'il ne respirât plus. « C'est parce que j'en avais assez de le soigner que je l'ai tué », déclara ce monstre. Va-t-on l'acquitter encore ?

C'est quand se découvrent des misérables de cette sorte qu'on se prend à regretter que ne puisse se faire encore l'application de la loi du talion. On frémit en pensant que ce bourreau sans entrailles pourrait encore, par la faute d'un jury indulgent, avoir le droit de donner la vie à d'autres êtres. Mais que fait-on en faveur de l'enfance martyre qui vit sous la domination de pareils êtres ? Il faudrait que les mauvaises mères sachent qu'elles seront impitoyablement châtiées : on sauverait plus d'un de ces petits enfants qui n'ont pourtant pas demandé à vivre.



Un nouveau drame de la folie qui s'ignore.

**Mardi** Nous avons souvent dénoncé les drames de la folie qui s'ignore. Dans la semaine même où nous expliquions la cause profonde du crime de la rue des Annelets, à Nanterre, Maurice Rouillon, pris de démence, tuait un de ses voisins, un brave homme de plâtrier qu'il connaissait à peine, et blessait une amie compatissante qui, justement, le trouvant nerveux, l'avait emmené au café pour le calmer. Il fallut faire le siège de ce fou qui, avant de se rendre, se tira deux balles dans la tête. Rouillon se plaignait de violentes douleurs depuis longtemps. Il lui semblait, disait-il, que sa cervelle allait jaillir quand il se baissait. Nul n'avait jamais eu l'idée de faire venir chez lui une des visiteuses du service de prophylaxie mentale du docteur Toulouse, dont la fonction consiste à dépister les demi-fous, afin de les faire examiner et de les guérir. Que de drames ne seraient-ils pas évités, que de vies ne seraient-elles pas sauvées, si nous ne péchions pas aussi souvent par ignorance ! Mais le mot de folie effraie toujours ; les psychiatres effraient plus encore. On ne sait pas dans le public que la folie est curable, que tous les médecins de maladies mentales ne sont pas des pourvoyeurs d'asile.



Cinquin a miraculeusement sauvé sa tête.

**Mercredi** Les avocats d'Antonin Cinquin ont, provisoirement, sauvé la tête de leur client. Je dis provisoirement, car Cinquin, contre l'avis de ses défenseurs, a fait appel de la décision du jury de la Côte-d'Or qui venait de le condamner à vingt ans de bagnes, ce qui équivalait à le retrancher du nombre des vivants puisqu'on ne revient pas de la Guyane après 20 ans. Cinquin était accusé d'avoir poignardé dans le train 30, sous le tunnel de Blaisy-Bas, M. Victor Blanc. Il avait contre lui de nombreux et formels témoignages ; il avait contre lui l'éloquence pathétique de l'avocat général Durand qui, dans son réquisitoire impitoyable, rappela qu'il était l'ami du conseiller Prince, « une autre victime tombée et non vengée ». Le jury de la Côte-d'Or n'a pas été complètement gagné par l'éloquence vengeresse de l'avocat général Durand, à qui le principal défenseur de Cinquin, M. Gaston Gérard, maire de Dijon, donna une vigoureuse réplique. Il n'a condamné l'assassin qu'au bagnes, mais Cinquin, préférant peut-être le couteau de Deblier aux fûets et aux mortelles corvées de la Guyane, a fait appel, risquant ainsi sa tête une seconde fois.



Robert Humbert se dénonça le lendemain.

**Jeudi** Encore un fou, semble-t-il, Robert Humbert, un porteur aux Halles qui était depuis quelque temps en chômage. On le vit surgir dans un café de débardeurs du quai de la Gare, en manches de chemise, et là, sans avoir été provoqué, il tira un coup de revolver sur le cabaretier qui tranquillement fermait ses volets. Il prit la fuite et on le recherchait, lorsque le lendemain il se dénonça. « Le cafetier m'avait fait boire du café empoisonné », dit-il. On l'a soumis à l'examen d'un médecin légiste. C'est un ivrogne : il est de la race dont on fait les internés à vie. Quand on aura supprimé l'ivrognerie, on aura du même coup prévenu bien des folies inutiles. Mais le veut-on ? C'est en examinant ces données de demi-fous alcooliques qu'on rêve du système qui est appliqué dans les pays nordiques. Les ivrognes, au troisième délit, y sont conservés dans une prison-hôpital, jusqu'à guérison complète, et menacés d'y retourner à vie s'ils récidivent. Peut-être, si l'on procédait ainsi, ne connaîtrait-on plus les accès de délirium des gens de l'espèce de Robert Humbert, qui, chez nous, hélas, pullulent !...



De Lussats croyait retrouver la liberté.

**Vendredi** On crut bien, ce soir-là, que le baron de Lussats allait pouvoir retrouver ses amis de Montmartre, et boire, enfin, avec eux, à sa liberté retrouvée. Accusé, on s'en souvient, d'avoir participé au « meurtre du conseiller Prince » le « baron » avait bénéficié — avec ses « complices », Carbone et Spirito — d'une mise en liberté. Carbone et Spirito furent relâchés, mais le « baron » fut gardé à la disposition de la justice. « Vous portez à votre doigt une bague qui a été volée au début de cette année. Mille regrets, mais vous devez répondre du recel de ce brillant. — C'est un peu fort, s'écria de Lussats, je possède cette bague depuis seize ans. » De fait, le commissaire Guillaume vint appuyer ces dires. Et comme l'incertitude était à son comble, le substitut crut plus sage de renoncer à une accusation qui, déjà, sous les coups de M. Moro-Giafferi et M. Ceccaldi, s'effritait de toutes parts. Le baron de Lussats fut acquitté. Tout heureux, le héros de l'aventure se frottait déjà les mains, lorsqu'on courut après lui : « C'est entendu, lui dit-on, mais n'auriez-vous pas volé des timbres fiscaux à Nice ? » Du train où vont les choses, d'ici la fin de l'année, de Lussats connaîtra toutes les prisons de France.



Le crime crapuleux ne fait aucun doute.

**Samedi** A Combs-la-Ville, près de Briec-Comte-Robert, dans un champ, des employés de culture au service de M. Fosse, fermier, découvraient, l'autre mardi, le corps de M. André Paulmier, dix-sept ans, travaillant chez l'un des deux pharmaciens du pays. On apprit que le jeune homme vivait seul à Combs-la-Ville où il menait une paisible existence. Sans amis, ne désirant fréquenter personne, il préférait au café, au bal, aux sports, la compagnie des livres. L'autre dimanche, André Paulmier avait consenti, sur les instances de M. Quentin, à aller faire un tour à la fête de la localité. La nuit venue, ayant gagné une bouteille de vin mousseux dans une loterie, il vint la faire déboucher dans un café. Un homme paraissait le suivre. Depuis, nul ne devait le revoir vivant. L'examen du crâne de la victime révéla au médecin légiste la cause du décès : un coup violent asséné par derrière. Quelques heures plus tard, le Dr Paul procéda à une contre-autopsie. L'opération permit de constater que la malheureuse victime avait été non seulement assommée, mais aussi étranglée. Le crime, le crime crapuleux dans toute cette affaire, ne fait aucun doute. Il a dû rapporter à l'assassin une soixantaine de francs.



Le public du turf se révolte parfois.

**Dimanche** Les joueurs aux courses en voient de toutes couleurs ; il faut les avoir vus, les pieds dans la boue et la tête sous la pluie battante, par quelques degrés au-dessous de zéro ou — d'autres fois — ruisselants de sueur, rissolés impitoyablement par un soleil tropical, perdre, avec stoïcisme les derniers sous ménage, pour connaître leur dose phénoménale de résistance à toutes les épreuves, c'est le cas de le dire. Il faut les avoir vus après la défaite d'un archi favori, battu d'une courte tête ; il faut les avoir vus accepter philosophiquement que soit distancé le cheval qu'ils avaient joué, pour comprendre l'émeute qui, ces jours-ci, se déroula sur l'hippodrome d'Amiens. Au cours d'une réunion hippique, deux jockeys furent désarçonnés. Le signal du départ fut, malgré cela, donné par le starter, mais plusieurs jockeys firent faire demi-tour à leurs bêtes. Cependant la course continuait sans eux et le résultat en fut homologué par les juges à l'arrivée. Ce qui ne fit pas le compte du public qui, furieux, renversa les barrières et envahit l'enceinte des propriétaires pour réclamer le remboursement des enjeux. Les moutons étaient devenus loups.

## Une mère reconnaissante remercie l'Hindou HAMID



Depuis 1 an, mon fils et moi avons beaucoup d'ennuis. Nos affaires n'allaient pas bien et nous étions endettés. Il n'arrivait pas à vendre son commerce, à payer nos dettes ni à trouver un autre travail. Désespérée, je fus trouver le célèbre Hindou Hamid qui promit d'aider mon fils. J'employai les Tavizes qu'il me donna et je suivis ses instructions strictement. En quelques jours il vendit son commerce un bon prix et bientôt après trouva une belle situation. Maintenant je suis heureuse et je remercie de tout cœur M. HAMID. Paris, le 12 mai 1931.

Mme Charlais.

## Consultez le célèbre Hindou HAMID

Il prédit l'avenir avec précision. lit vos pensées, répond remarquablement à toutes questions. Il remédie aux ennuis, désespoirs et à tous malheurs.

Consultation complète : 100 francs.

Consultez-le de 9 à 12 h. et de 15 à 19 h. 15, r. Bassano (1<sup>er</sup> ét.) (M<sup>o</sup> George V). Kléb. 83-26.



## DE JOLIS SEINS



Pour DEVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement aux Laborat. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris, (joindre timb.).

## UN ESSAI CONCLUANT

Monsieur M. Levaltier, de Joinville-le-Pont, a essayé la recette suivante qui peut être préparée facilement chez soi par n'importe qui et a été émerveillé du résultat obtenu. Ses cheveux, qui étaient complètement blancs depuis plusieurs années, ont retrouvé, grâce à elle, leur teinte châtain foncé : « Dans un flacon de 250 gr., verser 30 gr d'eau de Cologne (3 cuillerées à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Loxol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumeries et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris. 18 bis

## Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

franchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

## Ses rhumatismes s'en vont avec son premier flacon de Kruschen

Plein de force et de santé à 61 ans

« Je souffrais de rhumatismes depuis environ trois ans, et j'avais déjà pris plusieurs fois des médicaments qui ne m'avaient fait presque aucun effet. C'est grâce aux Sels Kruschen qu'aujourd'hui je ne ressens plus aucune douleur. Le premier flacon m'a donné de merveilleux résultats et j'en suis à l'heure actuelle au second. Je suis âgé de 61 ans et je peux vous dire que si je suis plein de force et de santé, c'est grâce aux Sels Kruschen. » J. M., Clermont-Ferrand (P.-de-D.) (Lettre 1.627.)

Cette lettre — et des milliers d'autres, toutes envoyées spontanément — est visible aux bureaux de Kruschen. Elle prouve, une fois de plus, que les douleurs rhumatismales, qu'elles soient récentes ou anciennes, ont trouvé dans les Sels Kruschen un remède définitif.

Kruschen fait mieux encore : en faisant couler dans vos veines un sang purifié, vigoureux, il vous procure un sentiment de vigueur, d'énergie qui vous fait penser aux plus beaux jours de votre jeunesse.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remèdes WOODS, 10, Archer Street (219 TAB), Londres W1

Alexis DANAN



# CAYENNE



UN REPORTAGE SENSATIONNEL

Un vol de 400 Pages 15 fr

A FAYARD et C<sup>o</sup> Edit. Paris

## ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITITE - PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

# PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes pharm.

La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

## AMOUR - AFFAIRES - SANTÉ

SOLUTION HEUREUSE

Le Prophète HABOUR et le Professeur KELLEY, de retour d'Orient après leurs conférences retentissantes sur leurs dernières découvertes astrologiques, répondront à tous

GRATUITEMENT

PLAN DU CIEL ÉTUDE DE VIE

Envoyez : Nom, date naissance, enveloppe timbrée à votre adresse et 2 fr. en timbre pour frais à :

FRANCE ASTRAL 102 GP. ORLÉANS

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

**CHIENS** luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil - (Seine) Téléphone: Avron 02-25

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de

**POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7

2.000 francs par mois rapidement

en suivant les cours par correspondance de

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

19, rue de Gérando, Paris (9<sup>e</sup>)

Renseignements gratuits.

## “ MON REPOS ”

BOUGIVAL

10, rue Biesta Téléphone : 60.

Pension de famille

Convalescences - Régimes

Cure d'air et de repos

Très bonne cuisine et régime

Tout confort - Prix modérés

## ÊTES-VOUS NÉ

sous une

# Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre

siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 O  
1, avenue Pitavou, Asnières (Seine).

# La révolte des lépreux



On procéda au recensement des lépreux révoltés, mais on constata avec effroi que des familles entières manquaient à l'appel

Bucarest (de notre correspondant particulier).

N pénétrant dans le cabinet de M. Dan Sever, ministre de la Santé publique de Roumanie à Bucarest, le docteur Toma Simionescu s'inclina longuement. Près de lui, dans une attitude figée, le visage très pâle, vêtu de noir, se tenait un jeune paysan qui tournait gauchement entre ses doigts un chapeau sombre au large bord.

— J'ai entendu beaucoup parler de vous, dit le ministre au médecin, tout en tendant à celui-ci une main amicale. Dans toute la Roumanie, reprit encore M. Dan Sever, vous avez su acquérir la réputation d'un médecin miraculeux. Il paraît même, mon cher ami, si je tiens compte de la rumeur publique, que vous avez réussi, à plusieurs reprises, à sauver des malades que vos confrères avaient irrémédiablement condamnés ?

Devant un tel compliment, le docteur Simionescu s'inclina une nouvelle fois. Les deux hommes échangèrent un sourire. Le ministre reprit :

— Au sujet de la lèpre, cette maladie horrible qui sévit encore assez fréquemment chez nous, notamment à Galatz et dans toute la région dite du « Delta », c'est-à-dire à l'embouchure du Danube, on dit que vous avez trouvé une méthode infaillible pour l'enrayer et la guérir. Pour poursuivre vos études sur les évolutions de ce que nous appelons ici la « maladie blanche », vous avez, je crois, sollicité des autorités la faveur d'être nommé médecin-chef de la léproserie de Tichilesti, demande qui, d'ailleurs, n'a pas été agréée, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Monsieur le ministre, répondit alors le docteur Simionescu ; mais si l'on m'a empêché d'aller vers les lépreux, nulle force au monde n'a pu éviter que ces malheureux viennent vers moi. Votre Excellence me permettra donc de lui présenter Georges Gallino, le jeune paysan ici présent, un lépreux qui vient de s'évader de la léproserie de Tichilesti !

A ces mots, le sang se figea dans les veines du ministre. Epouvanté, il alla chercher refuge derrière son bureau et, convulsivement, il appuya sur le bouton d'appel.

Un huissier accourut, affolé.

Un... un... lépreux... Là ! balbutia le ministre dont la main tremblante désignait Georges Gallino. Saisissez-le, sortez-le !

Mais l'employé, tel un fou, s'élança dans les couloirs, hurlant qu'un lépreux se promenait dans le ministère. Ce fut une véritable panique. De tous les bureaux, les employés se précipitèrent au dehors, jusqu'à M. Dan Sever qui, se voyant abandonné de tous, gagna à reculons la porte de son bureau et s'enfuit à toutes jambes.

Lorsque tout le ministère fut évacué, le docteur Simionescu descendit tranquillement l'escalier avec Georges Gallino et, tandis qu'une foule à la fois horrifiée et curieuse le guettait devant l'entrée principale, il s'éclipça par une porte latérale.

Son but était atteint ; une heure après sa visite au ministère, le médecin recevait l'ordre de monter dans un wagon plombé et de se rendre avec son indésirable compagnon à la léproserie de Tichilesti qui, dans le département de Tulcea, s'élève à l'endroit le plus désolé de la Bessarabie.

■ ■ ■

Tichilesti !... La maison de la terreur, l'antre de l'épouvante et de la mort. Tichilesti !... Tous les soirs, dès que l'obscurité envahissait la grande et morne plaine bessarabienne, aux fenêtres de cette maison maudite paraissaient les visages fantomatiques de quelques malades dont les ulcères avaient rongé la chair jusqu'aux os. Dans l'ombre, on pouvait entendre, parfois, s'élever au-dessus du mur d'enceinte un chœur lent et désespéré dans lequel se mêlait aux notes tristes d'une plainte le cri rageur de la révolte.

Tichilesti !... Des murs aux pieds desquels se mouraient là d'une agonie affreusement prolongée des êtres humains n'ayant plus, au lieu de membres, que des moignons.

Il arrivait souvent aussi que, la nuit venue, un poing frappait contre le volet clos d'une

maison du village et lorsque le maître de céans se penchait au dehors pour voir qui était le visiteur nocturne, il entendait une voix gémissante : « Paine... o bucata de paine » (du pain... un morceau de pain). C'était un lépreux affamé qui suppliait. L'habitant lui jetait avec dégoût un morceau de pain, puis il lui enjoignait de s'éloigner sans délai sous menace de l'ébouillanter.

Au matin, le paysan n'osait même plus frôler les murs de sa demeure, ni toucher ou faire toucher le volet de sa fenêtre ; le lépreux était passé par là ; son contact avait dû, quelque part, laisser les germes de son effroyable maladie...

Longtemps, on s'indigna en songeant que les lépreux pouvaient, s'échappant de leur hôpital-prison, aller librement se promener dans les fermes et les villages. Leurs sorties de Tichilesti n'étaient donc point contrôlées ? De plus, étaient-ils donc abandonnés au point d'être acclés, pour vivre, à mendier un morceau de pain ?

En réalité, l'administration n'avait jamais pu trouver d'hommes assez courageux pour consentir à devenir surveillants de la léproserie et ne point reculer devant tant de misère



Aujourd'hui, les derniers lépreux que compte encore l'Europe sont enfermés dans la léproserie-modèle de Largeanca

et d'horreur. Elle avait tout au plus réussi à recruter quelques pauvres hères dont le rôle consistait à garder la porte principale de l'établissement.

Dans la pratique, cependant, la présence de ces gardes ne servait à rien puisque, si l'un des malades voulait sortir, il lui suffisait d'épouvanter le surveillant en lui criant : « Si tu ne me laisses pas passer, prends garde, je cracherai sur toi ! ». Et l'autre, terrorisé, de laisser la voie libre !

Quant à la famine, il est certain que les lépreux de Tichilesti se mouraient, en plus de leurs maux, faute de nourriture. Pour chacun des malades, l'Etat versait deux cents francs par mois. La somme aurait été suffisante pour le ravitaillement collectif de ces malheureux s'il avait été possible de trouver un paysan ou un marchand de victuailles qui consentit à vendre quoi que ce fût destiné à nourrir un lépreux.

« Paine... o bucata paine ». Ce gémissement devait rester sans écho. Jamais personne ne voulut tendre une main miséricordieuse à ces malades monstrueux. Pire encore, les paysans, excédés d'horreur par un tel voisinage, se mirent à rouer de coups de bâton les malheureux qui se risquaient à venir vers eux la main tendue...

■ ■ ■

— Les lépreux ! les lépreux !...

Ce cri, brusquement, se répercuta, pareil à un écho d'épouvante, le long des routes de la Bessarabie et dans les rues étroites des villages roumains. Devant les yeux effarés des populations citadines défila, durant plusieurs jours, une horde de misérables déguenillés, des hommes, des femmes, des enfants au visage rongé par le mal, le corps recouvert de chiffons sales, des êtres n'ayant presque plus

rien d'humain et qui trouvaient cependant au fond de leur maigre poitrine encore assez de souffle pour hurler leur douleur et leur haine.

Partout où ils apparurent, ils ne rencontrèrent aucune résistance. Dans toutes les maisons ils pénétrèrent librement, emportant ce qu'ils convoitaient, trouvant de la nourriture en abondance ainsi que des vêtements. Devant eux, inlassablement, la foule se sauvait. Nul n'essaya de leur barrer la route.

Ce fut ainsi, au cours d'une marche furieuse où ils se vautrèrent dans l'orgie, que les lépreux parvinrent jusqu'à Bucarest. Leur arrivée dans la capitale provoqua un émoi indescriptible. Le gouvernement fut alerté et l'on finit par trouver une poignée d'hommes intrépides qui se chargèrent d'arrêter les hommes en proie à la « maladie blanche ».

Le plus grand nombre de ces arrestations eut lieu devant le ministère de la Santé Publique, au moment où une délégation de lépreux apparut, venant soumettre au ministre leurs réclamations.

Néanmoins, en comptant les malades arrêtés et en comparant leur nombre avec celui qui figurait sur les listes officielles, on constata, non sans effroi, que près de la moitié des lépreux qui s'étaient échappés de Tichilesti manquaient. Des familles entières restaient introuvables : étaient-elles mortes pendant leur longue pérégrination de la Bessarabie à Bucarest, ou bien s'étaient-elles éparpillées dans les divers villages, se cachant pour n'être pas ramenés à la léproserie ?

Ordre fut donné aux journaux de taire soigneusement la disparition de nombreux lépreux, afin de ne pas épouvanter la population.

Pour retrouver les ex-pensionnaires de la léproserie de Tichilesti, des fouilles, dans le plus grand secret, furent entreprises dans Bucarest. Parfois, dans les rues de la capitale, apparaissait un enfant ou une femme dont le visage et le corps révélait des taches suspectes — des plaques rougeâtres ou couleur de cendre — et qui, d'une voix lamentable, invoquait la miséricorde des passants.

Mais la presse eut beau taire l'atroce vérité, la nouvelle se répandit que des lépreux se cachaient encore dans la capitale.

Ce fut une panique effroyable. On fuyait à l'approche du mendiant le plus inoffensif. Enfin, à force de recherches, on finit par découvrir les trois dernières familles de lépreux, du moins d'après les comptes rendus officiels, qui se cachaient dans les souterrains d'une construction inachevée. Appréhendées, elles furent aussitôt transportées à la nouvelle léproserie de Largeanca.

Ainsi devait se terminer la révolte des lépreux roumains.

Mais quels remèdes, depuis, l'Etat a-t-il apportés à la vie matérielle de ces malheureux pour éviter de voir se renouveler des faits aussi atroces ?

Tichilesti n'existe plus, dira-t-on. Ce triste établissement, perdu dans les landes de la Bessarabie, aussi gris et sombre qu'une prison, a été supprimé. Aujourd'hui, les derniers lépreux que compte encore l'Europe sont enfermés dans la vaste et claire léproserie modèle de Largeanca. Là, les malades ne souffriront plus de la faim, ni du froid. Mais peut-être serait-il prudent d'adoucir la vie matérielle de ces malheureux par un peu de pitié, si l'on ne veut plus voir déferler vers les villes les hordes menaçantes de la « maladie blanche ».

G. STREM



# LES

J'ai voulu faire une expérience qui pouvait être angoissante. Un homme quitte une grande prison. Ou va-t-il ? Que fait-il ? Que peut-il devenir ?

Je pensais à le choisir parmi ceux qui ont été isolés pendant longtemps des autres hommes, afin que le saut de l'enfermé en pleine vie fût plus brusque et que la lumière, la liberté et le mouvement pussent éclairer sa joie nouvelle comme l'éclat fait un sunlight aveuglant.

Et c'est ainsi que j'arrivai aux portes de la prison de Poissy, en ce matin du 7 juin 1934.

Un jour gris préluait aux orages. La prison de Poissy ne laisse voir de sa cuve immense et bouillonnante de passions qu'un mur blanc troué par une unique et massive porte de chêne. Une échappée de soleil animait les lourdes flèches de pierre grise de la vieille église de Poissy. Dans la ville tout dormait encore. J'étais seul, vraiment seul devant la peu accueillante prison, n'ayant pour compagnon qu'un vieil épave noir, pelé et sans maître, qui dormait au pied d'un marronnier séculaire.

Qui donc allait sortir le premier de la Centrale menaçante ? Le jour grandissait. — Parfois, « ils » sortent au petit jour, me dit un passant, et parfois à onze heures. Sait-on jamais ?

Il haussa les épaules, s'éloigna. Les libérés ? Il semblait qu'on s'en souciait fort peu dans Poissy. A peine remarquait-on ceux qu'on voit périodiquement rôder dans les rues, fumant leurs premières cigarettes, allant boire — boire comme souvent ils n'ont jamais bu — misérables avec leurs crânes plats, leurs vêtements fripés, leur pas traînant, leur dos voûté, se ressemblant presque tous, dirait-on, à cause de leurs chemises maculées, défraîchies, d'un même visage amaigri et sans fraîcheur — ces visages que la prison paraît mouler dans un même gabarit...

Six heures sonnèrent au gros bourdon de Poissy. L'horloge de la prison lui répondit bientôt. Des gardiens se montrèrent. Six heures... Le service de nuit était terminé. La relève du jour arrivait — ceux qui, le regard encore endormi, viennent succéder, dans la chiourme, à leurs camarades aux yeux battus par l'insomnie.

Le silence revint. Je vis l'épave se lever, partir, flairant le pavé, vers la ville où il allait quêter des croûtes. Une nouvelle sonnerie m'apprit qu'il était sept heures. En même temps, la porte de la prison s'ouvrait ; une silhouette parut. Je vis un homme tête nue ; il avait sous son bras gauche un lourd paquet de livres ; de sa main droite, il tenait son chapeau. Il était chauve, semblait-il. La tondeuse l'avait rasé de si près qu'on aurait pu le croire frappé de calvitie.

Il fit un pas ; le pas unique qui sépare la prison de la rue. Derrière lui, le guichetier, dans un mouvement lourd, referma la porte, après avoir aspiré pour lui-même un peu de jour. J'entendis le bruit d'une clef qui tourne, d'un verrou que l'on poussait.

Ce fut tout. On venait de rendre au

oublier. Moi aussi, reprit-il. Et puisque tu es un copain de Durieux, on peut rentrer ensemble...

Misérable Durieux que je ne connaissais jamais, dont j'avais relevé le nom la veille, au greffe, et qui ne saura jamais que grâce au mensonge que je fis ce matin-là sur son compte de mauvais « arçon puni », je pris la route de Poissy avec José de Costa, le libéré, comme si nous eussions été depuis longtemps deux amis !

Vois-tu, disait da Costa, heureux de parler comme un oiseau pépie au printemps, vois-tu, j'avais souvent rêvé dans ma cellule à cette minute-là. C'est épatant ce que la vie change de rêve ! C'est bon, tu sais ! Il y a cinq ans que j'étais là-bas. Parler maintenant, m'entendre parler, comprends-tu, dire ce que tu veux, quand ça me plaît, ce qui me plaît, ne plus entendre la voix d'un greffe qui gronde, qui menace, qui parle de punition par habitude, ça rend fou, un peu...

Sans transition, il commença par m'expliquer sa vie. Originaire du Portugal, il avait été élevé en France, y avait reçu une excellente éducation, y avait travaillé dans le commerce. Il racontait sa vie, le dessein qui a fait de lui un voleur, l'affreux chemin que suivent, dès qu'ils entrent dans le cercle infernal, ceux qui ne paraissent pas craindre de devenir des hommes punis. Il éprouvait plus de peine à raconter ses années de prison, comme si elles étaient enveloppées maintenant dans le sac de grosse bure où il venait de mettre une heure plus tôt son uniforme de déliné. Cela s'était un peu noyé dans l'ombre pesante que les murs de la prison faisaient tomber déjà loin de nous sur les préaux où tant de pensées accompagnaient José da Costa, le libéré...

— C'est à n'y pas croire que je suis libre, reprenait da Costa. Je pense aux autres, à ceux que j'ai laissés là-bas. Tu comprends ?

J'interrogeai :

— Où vas-tu ?

Il fit la moue sans répondre.

— Que vas-tu faire ?

— Personne ne m'attend. J'ai un peu d'argent : trois cents francs que j'ai gagnés à l'atelier des voitures. Si je faisais le camelot, hein ? Crois-tu que ça rapporte ? On verra ça ce soir. Je suis libre. Un verre, veux-tu ?

Nous entrâmes dans le premier cabaret qui se trouvait sur notre route. On nous y servit du café et du rhum. José da Costa avait pris place sur la banquette et tout pour lui-même il riait de sa pose nouvelle.

— Le jus sent bon ici, disait-il. Et le rhum ? Crois-tu qu'à la Centrale ils nous faisaient payer le café six centimes par quart ? De l'eau chaude...

Il but. C'est lui qui parlait toujours.

— Tu n'as plus de tabac ? Allons en acheter, j'ai de l'argent...

La rue nous reprit. Au premier bureau de tabac qu'il rencontra, José da Costa acheta deux paquets de gauloises bleues, quatre paquets de tabac gris et quatre cahiers de feuilles de papier à cigarettes. Les bouffées qu'il tira firent naître sur son visage, marqué par le jeûne et la claustration, une expression de joie telle qu'elle m'étonna :

— Quelles sales histoires il peut arriver tout de même dans la vie, dit-il. Qu'est-ce que je suis allé faire là-dedans...

— Tu n'as pas trop de tabac, dis-je en riant. Je lui montrai ses boches gonflées, sa lourde provision, inutile, me semblait-il.



Du tabac pour ceux qui restent ! Da Costa lan-  
ça son paquet par-dessus le mur de la prison.



La première cigarette du libéré... Quelle ex-  
tase dans ces lentes bouffées de fumée !...



Premiers emplettes : l'ex-prisonnier fait l'a-  
chat d'un mouchoir : emblème de la vie libre.



En discutant, il rêvait.

— Ça change. J'avais là-bas 750 grammes de pain par jour, un demi-litre de soupe à onze heures, à sept heures, un peu de légumes. Il y a bien la cantine ; mais l'argent ? Maintenant, je mange, je bois. Ça me saoule. Tout à l'heure, le croiras-tu, j'ai cru voir passer devant mes yeux Roloche, le gardien qui me brutalisait et les condamnés qui, dans la salle de discipline, tournent, tournent, comme hier encore je tournais.

Rien ne meubla ces premières visites que les étonnements neufs du libéré. Des mannequins qui, dans une vitrine, révélèrent de beaux maillots de bain de mer, le du-pérent ; il croyait avoir à faire à de vraies femmes. Il s'arrêta, le nez contre la glace.

— Ce que je suis idiot, tout de même, s'exclama-t-il...

Tout changea quand il commença à obéir à la loi du libéré. Nous nous arrêtons à la façade dévorée par la lépre, aux murs boursoufflés. Un corridor s'ouvrait entre des

— Le tabac gris n'est pas pour moi, expliqua-t-il. Tu le sais. C'est l'habitude de ravitailler les camarades. Tout à l'heure, par la voie des airs, comme disait l'hirondelle au hanneton, on va en faire un envoi, à travers le grand mur. Et hop ! Tu penses s'ils doivent l'attendre mon tabac.

Nous avons rebroussé chemin. Evitant de passer devant la porte de la prison, nous sommes allés nous asseoir dans l'herbe, sur le mur blanc de la Centrale. Da Costa sortit de son paquet une vieille chaussette.

— Tu vas voir, murmura-t-il.

Quatre paquets de tabac et les carnets de papier à cigarettes ont bientôt gonflé la chaussette. Un bout de ficelle a fermé le curieux colis.

— Quand l'horloge sonnera, reprit-il. Au cinquième coup. J'irai me placer à un endroit que je connais et je jeterai le tout par-dessus le mur.

L'horloge sonna. Da Costa jeta son paquet par-dessus le mur.

— Ce qu'ils l'attendaient, dit-il.

silence...

Ce qu'ils attendaient, dit-il... Quelle joie ! Tu ne peux pas savoir... S'ils sont pris, ma foi, c'est le cachot de punition, des jours entiers, soixante, quatre-vingt-dix même à vivre, isolé, avec un litre d'eau, du pain, seul, toujours seul...

Voyage de libération...

Allons à la poste, di da Costa.

Il avait à retirer des lettres — les lettres que pour le jour de sa libération on avait promis de lui écrire. Mais il n'a rien trouvé au guichet. Un premier choc douloureux, dans sa liberté nouvelle, était venu l'atteindre...

Nous allâmes. Il fumait jusqu'au mégot, disant comme je le lui reprochais, qu'il ne fallait pas gaspiller tant de joie. Un peu plus tard, comme nous nous attardions dans un cabaret proche de la gare, je le vis ce pendant pâlir. Il venait de découvrir son visage de prisonnier, ses cheveux coupés à ras, sa fatigue. Il s'épongea brusquement :

Quelle horreur, hein ? Je croyais être libre. Voilà la prison qui me suit. Regarde ça. C'est encore le 30.202 qui se promène.

Il changea de ton. Il s'exprimait, maintenant, d'une voix sourde.

Tu me demandais où j'allais ? Où ? On m'expulse dans huit jours. Tu me vois rentrer chez moi, dans mon pays, sans mes cheveux, et mentir et cacher quelque chose. J'aurai toujours la tête d'un prisonnier. Je l'aurai longtemps. Sais-tu pour quoi ? On doit nous permettre de laisser repousser nos cheveux pendant les soixante jours qui précèdent notre libération. On ne me l'a pas permis. J'avais souri à un camarade qui était condamné à tourner, sans fin, jusqu'à tomber, dans la salle de discipline. On m'a jeté dans sa chaîne. Punir : je devais être tondu comme un puni jusqu'au dernier jour.

Il y eut une minute émouvante encore. Une femme, une accorte servante vint éponger la table de marbre où nous buvions encore du rhum. Da Costa parut avoir oublié sa tonsure. Ses grands yeux noirs brillèrent. Il regardait la femme, obstinément, comme si malgré ses stigmates de maudit il pouvait lui plaire.

Une femme, c'est beau, dit-il. Qu'on en rêve ! J'ai tout fait pour oublier les images qui passaient le soir, la nuit, devant mes yeux. J'ai lu. J'ai travaillé... Ça revenait, j'en ai connu, dans ma prison que ça faisait mourir. Oui, c'est beau une femme !

On nous examina attentivement dans le train qui nous ramenait de Poissy. Les habitués de la ligne ne sont-ils pas accoutumés à faire le voyage avec des libérés ? Il est des visages et une misère qui ne peuvent pas mentir.

Je vis Da Costa baisser les yeux. La prison le suivait toujours. Il ne reprit son assurance qu'à Saint-Lazare dans le mouvement du hall, du taxi qui nous emmena dans Paris au passage des femmes que, toutes, il trouvait belles; il commença par aller dans un hôtel, où il allait chercher une valise, puis au Palais de Justice où il fallait qu'il réclamât ses papiers d'identité. Enfin il avait à faire ses visites de libération. Les visites que tous les libérés reçoivent, par devoir, aux mères, aux femmes des emprisonnés, à qui ils apportent des nouvelles de l'enfermé, le tribut de l'homme libre à son camarade de chaîne.

Il ne se passa rien d'extraordinaire pendant la première partie de notre randonnée. Cependant, au restaurant, Da Costa ne se découvrit pas.

Mes cheveux, souffla-t-il.



On venait de rendre au monde ce grand jeune homme mince qui, après avoir franchi les portes de la prison, s'avancait vers le centre de la ville.

monde José da Costa, mon nouveau compagnon de liberté.

C'était un grand jeune homme mince — maigre plutôt — aux yeux très noirs. Je le vis se retourner, fixer la porte de la prison, marquer un moment d'indécision, puis sa décision prise, tourner le dos à la Maison centrale et s'avancer vers le centre de la ville. Je l'abordai en prononçant le nom d'un prisonnier qui doit bientôt sortir de Poissy :

Sais-tu, dis-le, s'il ne doit pas sortir ce matin ? — Durieux ? dit-il, non, je ne crois pas. Je l'aurais vu. J'étais seul au greffe... Il voulut s'éloigner. disparaître dans le lacs des ruelles qui vont jusqu'à la Seine, aux avenues, aux berges. On ne pense pas, en regardant les passants, qu'ils peuvent avoir été des prisonniers.

Je rentre à Paris. Toi aussi ? dis-je, en marchant à côté de lui. — Moi ? dit-il. Il paraissait ne pas être très bien fixé sur le chemin qu'il voulait prendre, dans un pays qu'il paraissait voir pour la première fois, comme si ses années d'emprisonnement le lui avaient fait

Tout changea quand il commença à obéir à la loi du libéré. Nous nous arrêtrâmes à la gare de Poissy, à l'heure où les pierres s'écroulaient par la terre, aux murs s'écroulaient. Un corridor s'ouvrait entre des pierres suintantes.

Je vais voir la mère de Jo, me disait Da Costa.

Une grand'mère nous ouvrit une cuisine obscure. — N'est-ce pas qu'il n'a rien fait, dit-elle, qu'il n'est pas un voleur. Un cambrioleur, un petit comme le mien ? Un bandit de grand chemin ? Quand je pense qu'on l'a accusé de cela, la rage me prend. Encore six ans sans le revoir près de moi. C'est terrible. Il paraît qu'on l'a mis au cachot. Dites-moi qu'il est sage...

Nous partîmes, laissant derrière nous de pauvres mots. Un peu plus tard, dans un café du boulevard Sébastopol, « Clair de Lune », la femme d'un condamné, Totor, que nous allions voir pour obéir à la « loi de liberté », tint à nous offrir un « litre de rouge ». D'une voix éraillée, elle criait :

Je vais vous dire comment je me débrouille, mes p'tits gars. En attendant le grand Jo, j'ai pris un homme. Ni plus doux, ni plus méchant. Comme ça, ça roule. Totor a encore une pige à tirer. Il pourra revenir. Le remplaçant n'aura plus qu'à « dé-carrer ».

Les « commissions » étant faites, la rue, ensuite, nous prit...

A la sortie d'un atelier, des exclamations saluèrent Da Costa qui, par mégarde, avait retiré son chapeau.

Eh ! Georgette. Pige-moi le débarqué de Berlin qui cherche un coiffeur pour une indéfrisable.

Visiblement, Da Costa souffrait. La prison ne le quittait pas. Il n'était pas pareil à tous les hommes. A la nuit, comme il marquait l'intention d'aller retrouver une femme qui l'avait connue et qui devait le croquer en voyage, il tergiversa, n'y alla point. Maintenant, il avait peur. Peur des hommes, du travail; peur de montrer son certificat de libération à l'hôtelier qui allait lui louer pour la nuit, peur des policiers qui devaient l'expulser.

Je lui trouvais une chambre rue du Dragon. Dormit-il ?

■ ■ ■ ■ ■

Au réveil, de bon matin, nous sommes allés acheter tous les deux, rue du Temple, les laissés pour compte qui permettent aux camelots d'occasion de faire de rapides affaires; des lames de rasoir, des pierres à briquets, des centimètres de couturière, des étuis à cigarettes, beaucoup de marchandises obtenues contre peu d'argent et que Da Costa se proposait d'aller vendre aux terrasses des cafés.

Je pourrais aussi aller mendier, me dit Da Costa, mais il y a des voleurs qui n'ont pas ce courage...

Je l'ai suivi encore... Partout. Dans les restaurants, dans les bars, Da Costa a étalé ses trésors sur les tables de marbre. Partout aussi, je l'ai vu sans qu'il en eût très grand profit, replier son modeste éventaire. En quinze heures nous avons vendu deux tubes de pierres à briques, une bague en poil d'éléphant. La recette a été de sept francs, en tout... quinze heures !

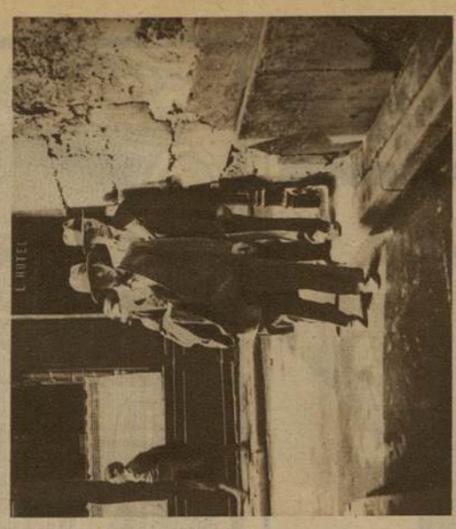
Nous nous sommes assis, la nuit venue, sur un banc du Champ-de-Mars. Da Costa, perclus de fatigue, a essayé de se détendre; il avait déposé, sans y penser, son chapeau sur l'asphalte. Je l'ai regardé. La prison pesait sur lui comme un destin à jamais épousé. Il ne sanglotait pas; il ne paraissait plus rien voir. Il regardait, eut-on dit, au fond de lui-même, sans y rien trouver. Je me suis levé. Je l'ai laissé. Je ne pouvais rien pour lui.

Maurice AUBENAS.

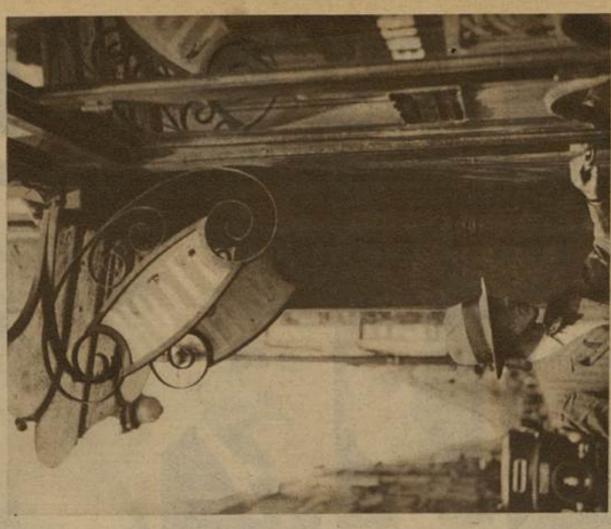
Les mannequins des vitrines évoquent pour le libéré les obsédantes images qu'il hantait.



J'avais là-bas 750 grammes de pain par jour; un demi-litre de soupe, le matin à 11 heures.



Tribut du libéré à ses anciens compagnons de chaîne: les visites aux familles des prisonniers.



Mais le souvenir de la prison n'avait pas encore quitté le libéré. Il avait grande peur des hôteliers, des policiers, de tout...

# PETITES CAUSES

## LE FOU A ÉCLIPSES



Il n'est pas un accusé banal que jugeront, dans la seconde quinzaine de juin, les jurés de la Seine : Auguste Mahot, qui comparaitra devant eux sous l'accusation d'attentat à la pudeur avec violence, a mis la justice et la Faculté dans l'embarras; depuis quatre ans, il passe des mains du juge d'instruction dans celles des médecins aliénistes, à courir d'une prison à un asile, sans qu'on sache très bien à quel moment il cesse d'être fou, pour devenir responsable, à moins que ce ne soit le contraire.

Le cas de Mahot fournirait aux vaudevillistes le sujet d'un excellent concours. Cet ancien sabotier, né dans les marécages de la Brière, a quarante ans. Il a fait la guerre, et après sa démobilisation, s'est signalé dans la région de Nantes par des excès de conduite : un après-midi, il pé-

De gauche à droite: le docteur Truelle, le Conseiller Glard, et le professeur Claude.



Mahot s'était placé en 1930, dans la banlieue de Paris, comme ouvrier agricole.

gea le docteur Truelle d'examiner Auguste Mahot. — C'est un simulateur, conclut le D<sup>r</sup> Truelle; son habitude des asiles et la fréquentation des fous lui ont donné une certaine compétence en la matière, mais ce n'est qu'un farceur. Le satyre fut donc renvoyé devant la cour d'assises et il y comparut le 18 mars 1931... Très impressionné par les antécédents de l'accusé, le président des assises, qui était alors M. le conseiller Bacquart, ordonna le renvoi de l'affaire à une autre session

nètre dans l'école de la Chapelle-Glin, près de Châteaubriant, et il sonne les cloches comme un possédé.

De fait, il se dit la victime de forces occultes : l'esprit pervers d'un curé des environs, dont il courtisait la nièce, habite, dit-il, son pauvre corps; il en subit les influences; il ne peut résister aux commandements qu'il reçoit de cet hôte intérieur et indélogeable.

Quand il a fini d'alerter le pays avec son tintamarre, il commet des vols bizarres : il se spécialise dans le linge de femme; à une devanture, il rafle des chemises, des combinaisons brodées... Comme on s'étonne de cette manie, il avoue que ces lingeries lui procurent d'étranges plaisirs.

Bref, les psychiatres notent ce trait de « fétichisme » — c'est ainsi qu'en langage médical s'appellent les fantaisies que nous venons de noter — et Auguste Mahot est interné, une première fois, dans un asile nantais.

Il en sort au bout de quelques mois, y revient, en sort encore : il fait ainsi trois séjours dans la maison des

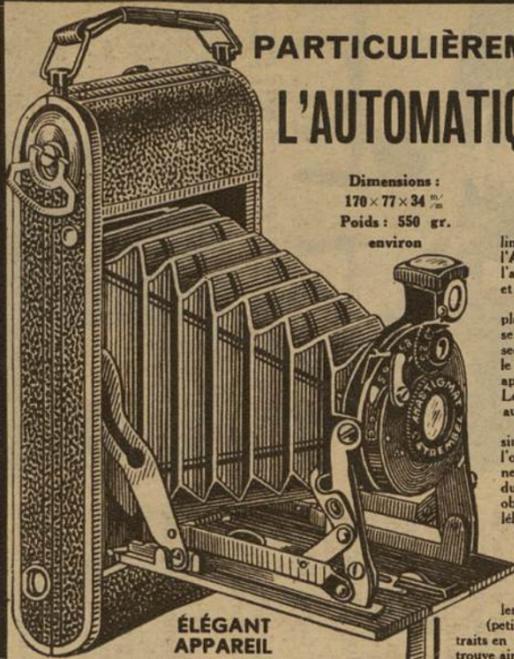
fous. En février 1930, il arrive à Paris et se place, dans la banlieue, comme ouvrier agricole.

Le 16 octobre 1930, il labourait un champ, situé entre Bonneuil et Créteil; c'était à la tombée du jour; le champ isolé est bordé d'un côté par le chemin des Emouleuses, de l'autre, par une haie de noisetiers... Un petit garçon, âgé de 11 ans, s'approcha de l'attelage. Mahot détela les chevaux et, brusquement, les « forces occultes » déchaînèrent en lui un appel irrésistible. L'appel de la bête ! Il saisit l'enfant, le jeta par terre et comme le gosse se débattait, la brute essaya de l'étrangler; un puits était au milieu du champ; Mahot écarta les planches qui couvraient l'orifice; il précipita l'enfant dans le puits. Arrêté presque immédiatement, Mahot se mit à divaguer :

«...C'est le curé de Bretagne qui m'a commandé cet acte... et Auguste Mahot est interné, une première fois, dans un asile nantais. Il en sort au bout de quelques mois, y revient, en sort encore : il fait ainsi trois séjours dans la maison des

Abandonné par la Justice, il avait été hospitalisé à l'Asile de Villejuif.

Jean MORIERES.



## PARTICULIÈREMENT RECOMMANDÉ L'AUTOMATIQUE "STREMBEL"

POUR PELLICULES 6x9

Dimensions : 170x77x34 mm. Poids : 550 gr. environ

Une simplicité de manipulation poussée à l'extrême limite, un ensemble de dispositifs nouveaux caractérisent l'Automatique « Strembel » : ils suppriment, pour l'amateur, tous risques d'erreurs ou de fausse manœuvre et réalisent un automatisme parfait.

**CHARGEMENT AUTOMATIQUE.** — La mise en place de la bobine — opération si fastidieuse d'habitude — se fait, avec l'Automatique « Strembel », en quelques secondes et sans aucun tâtonnement. Il suffit de relever le levier et de le ramener ensuite à sa position primitive, après avoir déposé la bobine au fond du logement. Les deux axes sur lesquels pivote la bobine s'introduisent automatiquement dans les trous correspondants.

**MISE EN BATTERIE AUTOMATIQUE.** — Une simple pression suffit pour ouvrir l'appareil et amener l'objectif à sa place normale. Un système de leviers, qui ne comporte aucun engrenage susceptible de prendre du jeu, agit comme une véritable tenaille sur le porte-objectif et le bloque automatiquement, en parfait parallélisme avec l'arrière de l'appareil.

**MISE AU POINT AUTOMATIQUE.** — L'Anastigmat « Strembel » possède une telle profondeur de champ que l'on peut se contenter de trois réglages en se basant simplement sur la nature du sujet : infini pour les panoramas ou les paysages; 5 mètres pour les sujets rapprochés (petits groupes, scènes de genre); 2 mètres pour les portraits en buste. Toute erreur dans le calcul des distances se trouve ainsi éliminée.

ÉLÉGANTE APPAREIL

de conception et de fabrication entièrement françaises.

Construit en grande série

Prix : 275 francs au comptant ou 300 fr. payables 25 fr. par mois SOIT AVEC UN CRÉDIT DE 12 MOIS

Sac spécial, en cuir havane, comportant une griffe intérieure permettant le placement d'une boîte de pellicules de réserve. Prix au comptant : 45 francs. — Prix à crédit : 50 francs.

profondeur de champ rendant pratiquement impossible toute erreur de mise au point.

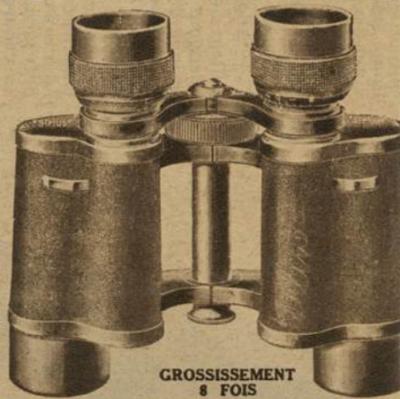
**Obturbateur** faisant la pose en un et deux temps, l'instantané au 1/25<sup>e</sup>, 1/50<sup>e</sup>, 1/100<sup>e</sup> de seconde, fonctionnant au doigt ou au déclencheur. Diaphragme à iris, repères gravés à la partie supérieure de l'obturateur et demeurant visibles même pendant la visée. Chaque appareil est livré en boîte carton avec un déclencheur métallique et une instruction très détaillée.

Pellicules de la célèbre marque française LUMIÈRE, la bobine de 8 poses 6x9... 8.25  
6 1/2 x 11... 10.50

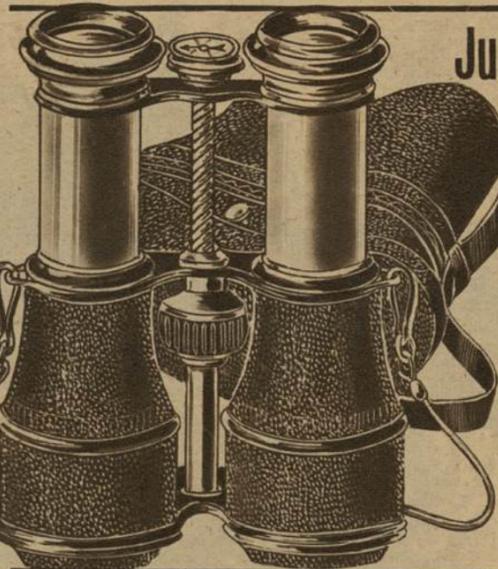
Nous pouvons aussi fournir ce même appareil en format 6 1/2 x 11 au prix de :  
**350 fr. au comptant ou 385 fr. payables 30 fr. par MOIS**  
SAC cuir havane, 6 1/2 x 11, sans griffe intérieure, ce format ne le permettant pas. Prix au comptant : 54 fr.  
Prix à crédit : 60 francs, payables 5 ou 6 francs par MOIS  
ENVOI FRANCO sur demande du catalogue général de tous nos articles.

## A TITRE DE RÉCLAME Nous sacrifions 10.000 JUMELLES A PRISMES

Marque "SIRIUS" déposée  
Au prix sensationnel de  
**250 francs au comptant ou 275 fr. payables 25 fr. par mois**  
(Pas même deux fois le prix d'avant-guerre)



Désignation : **GROSSISSEMENT 8 FOIS.** — Objectifs de 26 mm de diamètre, grande luminosité et grand effet stéréoscopique. Corps aluminium fondu, recouverts d'un granité gommé inaltérable. Branches articulées permettant tous les écarts d'yeux. Monture émaillée noire. Mise au point par molette centrale, oculaire droit correcteur. Cordon sautoir pour le port de la jumelle hors de l'étui. Livrée en étui tout cuir brun, cousu sellerie avec courroie bandoulière. Champ linéaire à 1.000 mètres : 100 mètres. Diamètre de l'anneau oculaire 3,2. Luminosité 10,3. Poids avec étui 900 grammes. Hauteur fermée 127 mm.



**Jumelles "Strembel"**  
N° 8 - Jumelle marine long-cours  
Portée 22 kilomètres - Poids : 375 grammes.  
Ce véritable instrument de précision est construit d'une manière irréprochable. De forme haute, notre jumelle, dont la portée est de 22 kilomètres, mesure 45 mm de diamètre à sa plus large ouverture, le développement des oculaires et des objectifs atteint 14 centimètres. Elle est gainée en maroquin noir, la monture tout en cuivre laqué noir brillant avec canon militaire, spirale en cuivre nickelée, porte à sa partie supérieure une boussole directrice dont l'utilité sera certainement appréciée des touristes, cyclistes, voyageurs. Cette jumelle, par sa forme et sa disposition à 6 lentilles achromatiques supérieures, permet d'obtenir un champ de vision très vaste avec un maximum de clarté; elle grossit environ six fois.  
Nous la livrons dans un élégant étui cuir cousu sellerie avec courroie cuir bandoulière et un cordon sautoir permettant de la porter sur soi avec ou sans étui. Son prix est extrêmement réduit, 120 fr. seulement, et les conditions de paiement à partir de 10 fr. par mois, soit un CREDIT DE DOUZE MOIS permettent à tout le monde d'en faire l'acquisition.  
N° 9 - Modèle supérieur très soigné, optique de choix  
Prix : 150 fr. - PAYABLES 10 ou 15 fr. PAR MOIS  
Au Comptant 10 % d'Escompte

Pour commander, remplir le bulletin de commande et l'adresser à la

**Maison Pierre STREMBEL (Fondée en 1906)**  
LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)

Veillez m'adresser votre ..... du prix de  
francs, que je paierai à raison de ..... frs par MOIS, le 1<sup>er</sup> versement à la  
réception et ensuite je verserai moi-même chaque mois, au crédit du compte de chèques postaux : NANTES n° 5324, le montant  
d'une mensualité; ou au comptant au prix de ..... frs.

Le ..... 193...  
Signature : D

Nom et prénoms .....  
Qualité ou profession .....  
Adresse de l'emploi .....  
Domicile .....

Je profite de l'occasion que j'ai cette semaine d'ajouter à Notre-Dame-des-Ténèbres un chapitre nouveau, chapitre saignant, et qui, tout en paraissant étranger à mon reportage romancé ne lui en est pas moins rattaché par des liens et des recoupements que je suis malheureusement tenu, alors que tant de mes personnages sont encore vivants, de tenir secrets. Que l'on sache seulement que Lola, Lola de Montparnasse, que l'héroïne vient de tuer, elle aussi, a sa place dans la galerie des damnés dont j'ai voulu montrer le calvaire.

Je l'ai rencontrée la première fois à Berlin, il y a quatre ou cinq ans. Elle tenait quelque vague emploi de figuration dans un film français. C'était une fille fraîche, aux brillants yeux. A cette époque-là elle était brune. La première fois que je la vis, j'étais installé avec un ami au bar du vieil Eldorado, le plus ancien et le plus célèbre cabaret d'homosexuels d'Europe. Depuis une heure, nous essayions l'un et l'autre de résoudre un angoissant problème. La barmaid, la jolie personne installée derrière le bar et qui préparait les cocktails était-elle un homme ou une femme ? La logique du lieu nous imposait de croire que c'était un homme travesti. Tout le reste, le visage charmant, les attaches fines, les cheveux longs et ondulés, la qualité du sourire, le corsage discrètement gonflé, nous poussait à penser le contraire. Elle répondait à nos questions par des rires. Comme nous échangeions nos réflexions, mon compagnon et moi, en français, quelqu'un assis sur un tabouret voisin intervint dans la discussion, dans notre langue, d'un ton définitif.

— Cherchez pas, allez. Il y a six mois, cette barmaid était sergent dans la Reichwehr.

Un moment après nous étions plus confortablement attablés devant des whiskys. Mon ami regardait avec curiosité et même un peu d'inquiétude notre convive. Elle se laissa observer pendant un moment, puis éclata de rire.

— Rassurez-vous. Je suis une vraie femme, moi.

Elle nous donna son nom : Lola, et quelques détails rapides sur ce qu'elle faisait à Berlin. Elle parlait d'une voix rapide

On ne reverra plus le sourire de Lola. Victime de la drogue, elle dort maintenant d'un sommeil éternel.

La petite Lola était très connue de la clientèle cosmopolite du Dôme, un des principaux cafés de Montparnasse.

quelqu'un entrer lentement dans la mer.

De la voix basse, voilée comme impersonnelle de ceux que la drogue noie, ils se laissaient aller à des confidences. Aucun contrôle ne joue plus, les nuits d'héroïne : l'orgueil, la pudeur n'existent plus, tous ouvrent leur cœur, racontent n'importe quoi à n'importe qui : Lola et Mugnette avaient des peines de cœur. Mugnette était amoureuse d'un jeune danseur acrobatique qui le délaissait et Lola d'une vamp de cinéma qui la méprisait. Ils pleurèrent l'un et l'autre. Puis leurs paroles devinrent incohérentes, rares. A la fin ils sombrèrent dans le sommeil haletant de la drogue. Mon ami dormait, lui, depuis longtemps. Je regardai ces trois visages livides : sur deux desquels le maquillage se décomposait. Je partis.

Je revis, plusieurs fois depuis, Lola à Paris. Elle passait ses nuits de boîtes de nuits en boîtes de nuits : entraîneuse ici, cliente là, racolant ailleurs. Pendant quelques temps elle parut se ranger. Elle était devenue la maîtresse d'un jeune fils de famille. On dit d'elle :

« Tiens. Elle s'en est sortie. »

De temps en temps, ainsi, à Montparnasse, et à Montparnasse plus qu'à Montmartre d'ailleurs, une de ces compagnes de la nuit, au cœur léger, tombe sur un sauveur, se marie, disparaît. On la revoit, parfois, devenue une bourgeoise grave, venant boire une bouteille de champagne avec son mari et partant dignement peu après minuit.

Lola revint bien, mais ce fut pour reprendre la chaîne. Son ami était parti. On la revit, poussant à la consommation les derniers Américains de Montparnasse, puis mangeant mélancoliquement un sandwich au bar du Dôme, au petit jour.

Le drame on le connaît. Mais le connaîtra-t-on vraiment jamais ?

La semaine dernière elle alla, comme tous les soirs, dans un dancing. On la vit boire avec un étranger au visage olivâtre, puis partir avec lui. Ce n'était pas tout à fait un inconnu dans le quartier. Il était déjà parti, ainsi, la nuit avec d'autres femmes et on savait qu'il leur avait imposé de prendre de la drogue avec lui. Il y a ainsi d'étranges sadismes. Le plaisir de cet homme était de voir ces malheureuses se tordre dans le délire des possédées.

Avec Lola il avait beau jeu. Ils allèrent chez elle. Après quelques heures il repartit. Un ami de Lola qui alla la voir le lendemain la trouva inanimée. Elle mourut à l'hôpital. Avait-elle pris une dose trop forte de drogue ? Ou bien après un long sevrage, sur le point d'être désintoxiquée, avait-elle été surprise par une dose à laquelle elle n'était plus habituée. C'est le redoutable pouvoir de l'héroïne, de tuer ainsi à l'improviste, sans avertissement.

Actuellement, à la Société des Nations, comme à chaque session, la fameuse cinquième commission, dite de répression des stupéfiants, entend d'interminables discours. Tout le monde sait que ni l'Angleterre, ni la Turquie, ni la Chine ne veulent abandonner les énormes bénéfices que leur procure la culture du pavot, base de presque toutes les drogues. Et à Montparnasse on vend les poudres de mort, malgré les efforts de la police, presque à comptoir ouvert.

J'ai pensé à mes trois compagnons de Berlin, d'il y a cinq ans. Mugnette est morte ; mon autre ami est mort. Lola... L'Héroïne n'en a manqué aucun

P. B.



« Mugnette » (à droite) s'était acquis une renommée spéciale en s'exhibant chaque nuit, travestie en danseuse, à l'Eldorado de Berlin, le plus célèbre cabaret d'homosexuels.

avec une pointe d'une étrange accent qu'elle avait dû se fabriquer. En fait, je n'ai jamais su si elle était d'origine allemande ou vraiment française. De l'Eldorado, nous passâmes dans une autre boîte, un casino plus populaire d'Alexanderplatz. Cette fois, nous étions quatre. Nous nous étions adjoint Mugnette, la célèbre Mugnette, l'inverti le plus étonnant de Berlin. Mugnette, dont nous avons plusieurs fois parlé ici, était un jeune Français, qui faisait se mourir d'amour toute la clientèle de l'Eldorado. Il portait, avec une grâce sans pareille, une robe de satin vert, des boucles d'oreilles pendaient hors de ses boucles brunes, ses longs cils enroulés de rimmel's bleu foncé faisaient une ombre sur la peau délicate de ses joues.

Quand nous sortîmes, le ciel blanchissait déjà derrière le Polizei Presidium, Mugnette frissonna et s'emmitouffa dans une grande écharpe de renard. Le shupo de garde nous regarda passer sans tiquer. C'était l'époque où les pédérastes professionnels obtenaient de la police berlinoise l'autorisation de se travestir en femmes.

Mais, à partir du moment où on leur avait délivré la fameuse carte verte, ils ne pouvaient plus reprendre les vêtements de leur sexe et devaient vivre en femmes. Mugnette nous emmena chez lui. C'était un garçon qui ne manquait pas de finesse. Il faisait son pitoyable métier avec une sorte d'indifférence désespérée. Hors les bars où il cherchait ses clients, il ne souriait jamais. A peine étions-nous dans sa garçonnière, qu'il alla chercher une boîte de métal argenté qu'il ouvrit, et se mit à priser une poudre blanche. Puis il la passa à Lola, qui se servit à son tour. Mon ami, qui ne dédaignait pas, de temps en temps, de goûter à la drogue tendit la main en demandant :

— Cocaïne ou H ?

— H, répondit Mugnette.

L'H. dans l'argot des intoxiqués c'est l'héroïne la plus terrible, la plus surnoise des drogues, celle qui tue presque inmanquablement ceux qui se sont voués à elle. Ils s'allongèrent tous les trois. Je m'assis sur un fauteuil et je les regardai s'enfoncer dans la torpeur effrayante comme on voit



Les cloches de l'Armistice venaient de sonner. A Berlin, comme à Paris, la foule délivrée du long cauchemar avait pris possession de la rue...

IV (1)

## LES ROSES DE LA CHAÎNE

Les mois passèrent. Escobar resta presque toute l'année 1917 en Autriche, à Vienne. Au mois de janvier suivant, il eut une crise cardiaque qui, avec l'effet de la surprise, lui parut mortelle. Il se jeta dans des trains, brisé, étouffant, avec la seule pensée, le seul espoir d'arriver à temps à Valence pour mourir dans le grand fauteuil de bois de son père, devant la fenêtre d'où l'on voit, au bout des prés, paître les taureaux de combat. Il se soutenait avec des piqûres d'huile camphrée qu'il se faisait à travers le pantalon. Il était seul, couché sur les coussins de son compartiment. Personne ne voyageait plus en première classe. Les wagons étaient sales. Comme ils traversaient les zones stratégiques, les vitres étaient bloquées et dépolies à la chaux. Aux changements de train, Enrico, incapable de se lever, appelait jusqu'à ce qu'un autre voyageur, un employé, n'importe qui vint l'aider. La plupart du temps, c'étaient des soldats. Et ainsi, des bras des permissionnaires autrichiens aux bras des permissionnaires italiens, français et de toutes les armées en Suisse, il tomba dans ceux des carabiniers espagnols, et enfin de son père. Il mit deux mois pour se remettre. Le marquis l'envoya se rôtir au soleil des Canaries. Il berça un temps son mal de promesses. Mais, un jour, les pharmaciens de Las Palmas se lassèrent de se compromettre pour lui fournir la morphine, le pantopan, l'éther, le laudanum, dont il se composait un cocktail féroce.

Alors, une nuit, l'angoisse se jeta sur lui de nouveau, d'un seul coup, plantant ses griffes au cœur, au ventre, à la gorge, à la nuque. Et, près de son lit, Notre-Dame-des-Ténébres, souriante, lui faisait signe qu'elle n'avait pas oublié qu'il était à elle.

A l'aube, il partit pour Berlin.

Un bateau le débarqua à Lisbonne. Le surlendemain, il était à Genève et il passa en Allemagne.

Il n'avait pas un gramme de cocaïne en sa possession depuis des mois. Il se sentait d'une faiblesse extrême. Le train s'arrêta, en pleine nuit, dans une petite gare, dont il ne vit même pas le nom. Il fallait attendre là trois heures. Enrico se traîna jusqu'à la

salle d'attente. Une vitre était brisée, des papiers maculés traînaient à terre. On sentait une odeur d'hommes mal lavés. Au mur pendait encore une vieille affiche qui reproduisait le communiqué victorieux de Charleroi. Trois ou quatre soldats dormaient en gémissant, comme tous ceux qui avaient perdu au front le sens du doux sommeil. Un rayon de lanterne éclairait la figure renversée de l'un d'eux. Enrico se pencha vers lui et reconnut un intoxiqué. Les drogués ne peuvent pas se tromper quand ils se rencontrent. Ils portent dans le visage, dans le regard, dans la façon de respirer, dans les tics nerveux des mains, mille signes infatigables. Escobar réveilla le soldat et lui demanda de la cocaïne. L'autre ne s'étonna pas. Enrico tendait des billets de banque froissés. Il avait attendu des mois ; mais maintenant, il sentait qu'il ne pourrait plus attendre une heure, une minute.

Le soldat tira de ses poches des objets étranges, des pipes et des mouchoirs, une écusson d'officier français. Enfin, Enrico vit ses gros doigts crevassés ouvrir une boîte faite de deux douilles de balles vissées l'une sur l'autre. Il tendit la main et sentit la poudre blanche couler dans sa paume le long de sa ligne de vie, de sa ligne de cœur de sa ligne de destinée. Il tremblait de joie.

Il fut à Berlin le lendemain, mais c'était le fin du mois d'octobre. Tout s'était effondré en même temps, les dents et le cœur d'airain de l'empire. Le rêve de Bismarck redevenait un rêve. La déroute qui dévalait du front se mêlait à la révolution née brusquement comme une gangrène.

Dans cette pourriture, la drogue était son aise. On ne pouvait plus dire qu'il avait des trafiquants, car deux cent mille personnes trafiquaient. La cocaïne devenait valeur d'échange. Les usines chimiques sans contrôle, lâchaient leurs réserves. Tous les grands marchands européens de drogue étaient installés dans des palaces d'Unter den Linden et stockaient pour l'avenir. Deux jours, Enrico renoua avec tous ces professionnels, rentra tout naturellement dans le jeu. Fary bey dictait toute la journée des ordres à deux dactylographes. Rodenstein avait eu le temps, pendant ces vingt-deux mois, d'aller au front, d'y perdre un bras, de revenir, de participer au commerce de bourse sur la cocaïne. Il gardait ses chemises bleues et ses gros souliers, mais avait acheté une villa à Sucausee et une hispanique. Rena, plus maigre encore, mais couvert de bijoux, promena Enrico dans cette auto

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 291.

Elle prit une rose au bouquet qu'elle avait sur les genoux et la mit à la boutonnière d'Escobar...

GRAND  
REPORTAGE  
par PAUL  
BRINGUIER

# NOTRE DAME DES TÉNÉBRES



On la reconnaissait à ses cuisses grêlées de points rouges, car elle se piquait à la morphine.

faisait doux. On entendait dans Kürfürs-

ndam les coups de revolver des assassins

munistes.

Silenbach n'était pas à Berlin. Enrico eut

olement l'assurance qu'il était vivant. Sans

oute revenait-il à pied avec les survivants

son bataillon sur les routes de Belgique,

oussé par les baïonnettes des Sénégalais

eurs et des Américains bien nourris. On

ait déjà ouvert quelques camps de concen-

ation. Rozier devait marcher lui aussi sur

outes vers la France, et Enrico se plut

imaginer la rencontre de ces deux fantô-

es sur le Rhin, dans une guinguette.

Les cloches de l'armistice tombèrent sur

erlin comme un alléluia sonné, par un

edeau ivre, dans un village de pestiférés.

ules furent soulagées les mères dont les

ls avaient quinze ans. Celles qui les avaient

ore vivants, sous le casque, parvenaient

fficilement à croire qu'ils allaient revenir.

ut seulement au bout de quelque temps

l'idée de la délivrance se précisa dans

esprit de tous et que les gens commencè-

à sortir devant leur porte, pour voir

river, dans la rue, le premier pain blanc,

première morceau de beurre fait avec du

me lait.

Il y avait pourtant quelques victorieux.

es marins rouges de Kiel se soulaient dans

carrés d'officiers ; les sociaux-démocra-

ondrés, étonnés de se trouver au pouvoir, sor-

aient des armoires les hauts de forme attri-

ants de l'autorité, et Fary bey, assis dans

appartement 647, les pieds sur une de ses

alles, mangeait des bonbons à la menthe,

en attendant le retour des démobilisés in-

étail conscients d'être vivants, pour lancer son

ffensive et intoxiquer définitivement l'Eu-

urope convalescente.

Enrico alla jusqu'à Budapest écouter toute

ne soirée, du balcon de son hôtel, claquer

s. Tour les quais du Danube les mitrailleuses de

ela Kuher, vendit à vil prix une bourrache

l'Union drogue à un chauffeur de taxi, qui par-

ir. Ensuite le marché le transporta jusqu'à la

us gare.

Il arriva à Paris la veille de Noël.

Il s'installa au Carlton comme à son habi-

de, à la fin de la matinée, descendit les

amps-Elysées. Il avait l'impression d'ar-

ver dans une ville inconnue. C'est que lui-

ême, jusqu'au plus profond de sa chair,

qu'au plus infime de ses nerfs, avait

angé. C'était comme un imposteur qui

portait, ce matin-là, le visage encore intact

aine marqué par la destruction prochain-

de l'enfant charmant de 1914.

Il était midi quand il fut au coin de la

oyale, devant l'Automobile-Club. Il

ensa que c'était l'heure de la culture phy-

que et du bain turc de Sauverne, et il

onta.

Les portiers et les garçons étaient déjà des

utilés. Enrico ne reconnut personne jus-

au moment où il vit Sauverne sortir du

ammam dans le même peignoir à rayures

ouges qu'il lui avait toujours connu.

Ils s'embrassèrent. Il n'y avait aucune

contrainte entre eux. Mais

Sauverne ne posa aucune

question, trouva avec aisance

le tour d'une conversa-

tion banale, et Enrico senti-

tit qu'il avait abandonné.

Cernay quittait la salle

d'escrime, essoufflé, coupe-

rosé. Au bar, des officiers

arrivaient avec les leggings

rapeux qui ne supportaient

plus le cirage. Presque tous

étaient complètement rasés. Enrico s'es-

saya à imaginer sur ce visage une moustache,

sur celui-là un bouc, et réussissait ainsi

à en reconnaître quelques-uns. Ils faisaient

déjà le bilan de la guerre, les uns déplo-

rant la mort de Jean Bouin, et d'autres celle

de Pégy.

Quand Enrico voulut partir, Cernay lui

dit :

— Sauverne vous a prévenu ? Nous réveil-

lons chez Maxim cette nuit. Naturelle-

ment, vous en êtes. Nous avons la grande

table du fond, près de l'orchestre. Ne met-

tez pas à l'avance de fleur à votre habit. Il

y aura des roses blanches préparées pour

nous au vestiaire.

Il rentra à l'hôtel de bonne heure, après

midi, se mit à fumer. Il dina d'une tasse de

thé. Il faisait les pipes lentement, sans s'ar-

rêter, sans joie. A minuit, il mit un manteau,

sortit, alla entendre la messe à Notre-Dame

de Chaillot. Depuis le matin, il avait dans

la tête la voix de Cernay lui énonçant le

protocole du réveillon. Il connaissait le code

de leur groupe, ces petits secrets de loge

maçonique qui autrefois l'émerveillaient

tendrement. Les roses blanches à la bouton-

nière des hommes indiquaient que la com-

tesse Camerina serait là. Elle ne supportait

pas d'autres fleurs autour d'elle.

— Je n'irai pas, avait-il pensé sur le

moment.

Il remontait l'avenue d'Iéna à petits pas.

Il était rapidement essoufflé maintenant et

devait compter avec son cœur.

— Qui y aura-t-il encore ? se dit-il.

Il imagine que tous seraient réunis, les

défaites, les meurtris, les fantômes, et il fris-

sonna en comptant qu'aucun de la bande,

aucun n'avait été épargné, que, pour tous,

ces quatre ans avaient pesé plus qu'une vie.

Brusquement, il appela un taxi, se fit con-

duire à l'hôtel, passa son habit. Dans le hall,

au moment de sortir, il envoya le chasseur

lui chercher un gardénia pour son revers.

Au moins ne porterait-il pas les couleurs de

la Camerina, manifesterait-il qu'il avait rom-

pu la chaîne, qu'il venait là comme un pas-

sant, un indifférent.

Il était près de 2 heures. Déjà les serpen-

tins volaient de table en table et s'accro-

chaient aux lustres. Enrico s'avançait à tra-

vers ces lianes légères, la gorge serrée de

peur, vers la table qu'il avait distinguée dès

l'entrée, avec une silhouette claire au milieu

des silhouettes noires.

A chaque pas, il reconnaissait quelqu'un.

Cernay, Sauverne, Mourmelon. Ah ! Rozier !

Et Pat Flym ! Il le croyait mort celui-là.

Puis Carmela, pareille, dans une robe de

crêpe de Chine blanc, la bouche à peine plus

courbée, le coin des yeux à peine plus

meurtri, le sourire à peine plissé. Il voyait

mal l'homme qui, assis près d'elle et penché,

lui parlait. Elle l'écoutait en hochant la tête

et en lui caressant les cheveux d'un doigt.

Quand Enrico arriva à la table, il y eut des

exclamations. L'homme leva un visage

inconscient, Carmela, la main toujours posée

sur le front de son voisin, vit Enrico, et, en

même temps, Enrico reconnut l'officier

aveugle, défiguré, manchot, dont la rencon-

tre avait précipité leur rupture de Monte-

Carlo, trois ans auparavant.

Il était glacé d'horreur. Elle soutint son

regard avec une sérénité qui le fit plier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda à mi-

voix le mutilé.

Elle nomma Escobar, et l'officier se pré-

senta en se levant : Georges Sarrain.

Le groupe reprit son équilibre. Enrico se

trouva assis en face de la comtesse, entre

Sauverne et Cernay. Il y eut un silence parce

qu'on apportait des poujardes. Enrico ren-

contra le regard de Rozier, qui ricana. Le

compositeur était comme desséché, rabougri.

Deux heures après, tout le monde était

ivre. De temps en temps, Pat Flym brisait

contre le pilier qui se trouvait près de lui

une bouteille de champagne pleine en

criant :

— Pour Bob !

Son ami Bob Andrews n'était pas revenu

d'une patrouille sur les lignes allemandes

en 1917.

Rozier donnait de grandes tapes trem-

blantes dans le dos de Cernay, en répétant :

— Sacré veinard d'embusqué ! Sacré vei-

nard d'embusqué !

Enrico, les tempes brûlantes, ne cessait de

regarder le couple. Lui se serrait contre

Carmela et riait sans arrêt. Avec l'exaltation

qui le gagnait, son masque de monstre où

les chairs tiraillées, immobiles, se coloraient

de brusques flammes, devenait effrayant. Le

rire sortait d'un trou noir, tordu de côté.

Carmela restait appuyée contre lui, et Enri-

co, comme à la première minute de la ren-

contre, restait décontenancé par cette paix,

cette sûreté, cette douceur qui étaient en

elle, comme chez une femme enceinte.

Sauverne se pencha vers lui.

— N'ait pas de colère, petit. C'est la pre-

mière bonne action de la Camerina, peut-

être. Depuis trois ans, elle lui donne chaque

jour le courage de vivre jusqu'au soir.

Il ajouta plus bas :

— Pour une fois, j'excuse la drogue.

— Mais enfin, elle, elle, dit Enrico avec

rage, pourquoi fait-elle ça ?

— Qui sait ? Tu la connais... Du sadisme ?

J'espère que c'est de la pitié.

Ils s'aperçurent que la comtesse, penchée

légèrement par-dessus la table, pendant que

son compagnon était distrait, les écoutait.

Ils se turent brusquement. Alors, Carmela

se pencha un peu plus et posa sa main sur le

bras d'Escobar. Elle était très pâle.

— Non, Enrico, dit-elle, je l'aime.

Un général entra avec deux femmes sou-

les, comme dans un finale de revue, et l'or-

chestre joua *La Madelon*. Vanarre, le héros

aux yeux de fou, grand tombeur de *tauben*

et d'albatros, sa croix de guerre chargée de

palmes pendant jusqu'au ceinturon, le képi

cassé sur l'oreille, vint à la table du général

lui offrir un paquet de cocaïne ouvert. Une

des filles sauta sur la main. La poudre tomba

sur la nappe, dans un verre de champagne

plein. Vanarre prit le verre, le vida d'un

trait, le jeta contre le mur, salua avec deux

doigts et partit.

Il fallait bien se décider à partir. Cernay

se débattait pour payer seul l'addition.

— C'est mon tour, gloussait-il, c'est bien

mon tour.

Sur le trottoir, sous la pluie, il y eut un

moment de confusion ; mais obscurément

les rôles étaient distribués. Enrico se trouva

installé dans une voiture avec Carmela, Sar-

rain, Cernay et Rozier.

Le chauffeur attendait.

— Avenue Henri-Martin, naturellement ?

demandà Cernay.

— Naturellement, répartit la comtesse.

L'auto traversa la Concorde luisante. Des

oriflammes pendaient encore au bout de

longs poteaux tricolores. Dans les Champs-

Elysées, on entendait à gauche des officiers

anglais ivres casser des verres chez Le-

doyen, et à droite des officiers américains

ivres casser des vitres chez Langer.

Enrico et Carmela se regardaient.

— Allons, rebelle, dit-elle en riant.

Elle prit au bouquet qu'elle avait sur les

genoux une rose blanche et la mit à la bou-

tonnière d'Escobar, après en avoir arraché

le gardénia.

Soulevée sur un coude, les cheveux dé-

faits, Carmela faisait les pipes. Elle avait la

tête de Sarrain dans le creux de son flanc.

Enrico reconnaissait cette pipe d'ivoire

presque brun aux incrustations d'argent

qu'ils avaient achetée ensemble dans une

boutique sordide de Naples. Chaque geste de

doigt de cette femme lui était familier, et il

connaissait à l'avance la rapide crispation

d'impatience de sa bouche quand la boulette

rirollante collait mal au fourneau de la

pipe.

Cernay, ivre plus qu'à moitié, parlait des

« grandes vacances de la guerre », des boi-

tes de nuit clandestines, de la fumerie

« grandiose », installée dans les caves de la

villa d'Alnègre, y paraissait nue tous les

matins, à 4 heures, dans un numéro de

danse exotique. Un jour qu'elle ne put venir,

la belle Mme Chavanne, dont le mari com-

mandait un régiment en Alsace, la remplaça,

masquée. Mais on la reconnut à ses cuisses

grêlées de points rouges, de véritables pla-

ques de chair à vif, car elle se piquait à la

morphine.

Rozier, en verve de cynisme, fredonna les

hymnes qu'il composait à Lushafen pour les

officiers allemands. Sur le visage supplicié

de Sarrain, aucune flamme ne passait plus.

Il fumait d'un trait, rendait la pipe, renver-

sait sa tête au creux chaud qui pliait pour

la recevoir et ne bougeait plus.

— Vous savez, dit la Camerina, que Silen-

bach est à Paris. Chut ! c'est un secret. Il

est de je ne sais quelle délégation qui démêle

les effets de l'armistice et prépare les discus-

sions du traité de paix. Il m'a envoyé un

mot. Nous sommes entre amis. Si on lui

téléphonait de nous rejoindre ?

— Ce cher Bruno ! s'exclama Cernay en

se levant. Pourvu qu'il ne nous en veuille

pas ?

La comtesse leva les yeux.

— Pourquoi voulez-vous qu'il nous en

veuille.

— Je ne sais pas, moi... La victoire et

toutes ces histoires...

— Ne soyez pas stupide, Cernay. Il est à

l'hôtel Meurice. Ne l'appellez pas *von* au télé-

phone. Silenbach suffit. Ça fait suffisamment

polonais.

La lampe de la drogue était là, brûlant

devant l'icône invisible qui les tenait tous

courbés, asservis, et aucun ne réagit. Celui

qui avait encore ses nerfs à peu près intacts,

Escobar, se disait : « Je suis le seul qui n'ait

pas le droit d'intervenir. »

Il espérait encore que Silenbach ne vien-

drait pas ; mais il pensait aussi : « Il aime

Carmela ; une nuit d'opium auprès d'elle est

une richesse qu'on ne refuse pas. Il vien-

dra ! »

Il entra de son pas un peu raide, et sa

haute taille se cambrava dans l'ombre. Il avait

les cheveux coupés très court, les pommettes

plus saillantes, les lèvres plus serrées. La

Camerina, la main tendue, le reçut comme

un familier qui arrive à une invitation.

— Mon Dieu, Bruno, soupira-t-elle, comme

cette guerre a été longue.

Elle ajouta :

— Vous connaissez tout le monde.

En lui serrant un poignet à la faire crier,

et parce qu'il savait encore lui faire enten-

dre sa pensée, Enrico lui avait interdit de

présenter l'un à l'autre, pour cette nuit trou-

ble, quarante-trois jours après le dernier

coup de feu, le mutilé de la Marne et le

vaincu de Spa.



Ringette, dit le Rouge-d'Auneau, terrifiait les campagnes, opérant la nuit.

V.(1) — LE BRIGANDAGE APRÈS 89. — LA « GRANDE PEUR ». — LES CHAUFFEURS : LA BANDE D'ORGÈS. — LA BANDE DE JEAN L'ÉCORCHEUR.

La peur des brigands fut épidémique en France pendant la Révolution, le Directoire et les premières années du Consulat.

Elle commença par cette fameuse « Grande Peur » qui, aux temps qui suivirent la prise de la Bastille, frappa d'une sorte de folie collective des contrées entières. A ces mots fatidiques : « Voici les brigands ! », jetés par un cavalier inconnu, par un messager accourant d'un pays voisin, tous les habitants d'un village, d'un bourg, d'une ville s'enfuyaient en masse, pris de panique, ou s'enfouissaient, blêmes, les dents claquantes, dans quelque cachette. D'autre



Armes d'une grosse poutre, les bandits enfonçaient les portes des habitations.

fois la terreur naissait spontanément, sans avertissement extérieur. Les brigands venaient ! D'où ? Comment le savait-on ? Peu importe, on fuyait. La peur planait partout. Des cavaliers étaient envoyés en reconnaissance sur les routes, dans les clochers des guetteurs inspectaient l'horizon. Il semblait que le grand bouleversement qui modifiait le monde égarât les esprits.

Mais à cette « Grande Peur » souvent chimérique, succédèrent d'autres peurs trop bien fondées et qu'engendraient de trop réels brigands. Des cavaliers, il y en avait toujours eu en France, nous l'avons vu, mais leurs bandes, qui étaient devenues, depuis deux siècles, moins nombreuses, se multiplièrent pendant les années qui suivirent 89. C'est assez naturel. Ce qu'on a appelé « la grande tourmente révolutionnaire », en remuant de fond en comble la société, avait permis à ses plus dangereux éléments une activité qui, comme à chaque époque troublée, était peu ou mal réprimée. Aux bandits professionnels existant déjà, se joignirent les déserteurs, les réfractaires, les fuyards, l'écumé de tous les partis. L'autorité est occupée à autre chose qu'à les poursuivre et les punir. L'activité de la police est orientée vers des buts politiques. Le recrutement de la gendarmerie n'est pas toujours heureux. Cela durera, en s'aggravant, une dizaine d'années, pendant lesquelles le brigandage sera partout, d'un bout à l'autre de la France.

Ces associations pour le pillage à main armée se divisaient en deux catégories : les Chauffeurs, qui donnaient l'assaut aux fermes, aux habitations plus ou moins isolées, et les pilleurs de diligences, qui opéraient sur les grandes routes. Parfois il y avait cumul.

Nous parlerons dans un prochain article des pilleurs de diligences, parmi lesquels il faut distinguer, nous le verrons, ceux qui prétendaient, à tort ou à raison, servir une cause politique et combattre non la société, mais le gouvernement — et ceux qui étaient de simples malfaiteurs ne servant que leurs intérêts personnels. En bien des cas, du reste, la démarcation entre eux semble bien subtile : ils servaient leur cause et se servaient eux-mêmes.

Voyons aujourd'hui ce que furent les Chauffeurs, sinistres criminels de droit commun, précisons le tout de suite, qui ne se réclamaient d'aucun parti politique et qui devaient leur désignation évocatrice à la coutume qu'ils avaient, de brûler au feu les pieds de leurs victimes pour faire avouer à celles-ci en quel endroit elles cachaient leur argent.

Il y eut des Chauffeurs un peu partout en France, et parfois, selon les pays, sous différents noms : *barbets, garrotteurs, bande noire, chiffonniers*. Mais deux bandes furent entre toutes redoutables et célèbres : la bande d'Orgères (du nom de son lieu de repaire), en Beauce, et la bande commandée par Schinderhannes, Jean l'Ecorcheur, qui opéra dans les provinces rhénanes.

Les Chauffeurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient pas été les premiers brigands à établir leur quartier général dans la forêt

d'Orgères. De tout temps, avec ses bois épais, ses cavernes, ses carrières, ses souterrains mal connus — sauf des voleurs qui s'en transmettaient la tradition — elle avait servi d'abri à toutes les sortes de hors-la-loi.

La réunion des brigands de la Beauce en bande organisée est du reste antérieure de plusieurs années à la Révolution. Elle eut, jusqu'à sa destruction, en 1798, trois chefs successifs.

Le premier connu fut Poulailleur, bandit déterminé, aux allures de chevalier pillard du moyen âge, qui détrossait à cheval, armé de pied en cap. En même temps, un autre brigand, Hulin, également fameux et plus féroce que lui, opérait dans la forêt de Montargis.

En 1783, Hulin fut pris et exécuté. L'autorité de Poulailleur s'étendit encore ; son audace augmenta. Il développa son champ d'action jusqu'aux portes de Paris. Capturé enfin par les agents de Tiroux de Crosne, alors lieutenant de police, il fut pendu à Paris en 1786.



Fleur d'Épine, lieutenant de Poulailleur, prit alors le commandement de la troupe. Il était doué d'une vigueur athlétique et d'une très vive intelligence. Il abandonna comme inutiles et ostentatoires les combats avec la maréchaussée et les expéditions théâtrales. Il augmenta sa troupe, embauchant des mendiants, des déserteurs, des marchands forains, des rousseurs de toute sorte. Et il disciplina son monde, donna des mots d'ordre, des lieux de rendez-vous, eut à Chartres, à Pithiviers, à Orléans, à Etampes, dans des villages, dans des fermes, ses recéleurs, en argot les *francs*. L'association avait ses membres actifs, ses affiliés. Elle réunissait des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants. Ceux-ci avaient leur instituteur, Jacques de Pithiviers, qui leur enseignait l'argot, le vol, l'espionnage, dans toutes leurs finesses ; puis, quand ils avaient grandi, comment jouer du couteau, étrangler le *pantré*, préparer une attaque. Les mariages dans cette étrange société avaient leurs rites. Pendant quelque temps un voleur, habillé en prêtre, le *curé des pingres*, y présidait. Ensuite ce fut simplifié :

— Gueux, tu prends la guesse ?  
— Guesse, tu prends le guesse ?  
Et les deux conjoints sautaient par-dessus des bâtons. C'est ainsi que le Rouge d'Auneau épousa la Belle Victoire.

Au temps de Fleur d'Épine, la capitale des brigands était à la Muette. La réputation de ces bois était sinistre et c'est là que se situe l'histoire, peut-être vraie, peut-être légendaire, du président à mortier du Parlement de Paris qui, en 1788, venu à Chartres en vacances, voulut chasser dans ces régions maudites. Il est entouré par des bandits et amené, dans une grande loge de bois, devant le grand chef, le *meg*, Fleur d'Épine en personne.

Fleur d'Épine était volontiers facétieux et parfois d'humeur magnanime. C'était le cas ce jour-là. Il trouva pittoresque et gracieux de se contenter de terrifier le président :

Il lui désigna un pâté de venaison servi sur une table, et d'une voix impérieuse :  
— Assieds-toi. Mange. Ce pâté est fait de chair humaine. Un cuisot de sergent de la maréchaussée et un aloyau d'enfant nouveau né. Le sergent est dur mais l'enfant est tendre. Mange, ou je fais confectionner par le cuisinier un pâté de président.



Le père Elouis remet en vigueur le « chauffage », depuis longtemps abandonné, pour faire avouer aux particuliers l'endroit où était caché leur argent.

Le président, plein de peur et d'horreur, mangea ce qu'il put du pâté et fut ensuite, sans autre dommage, reconduit jusqu'à la lisière du bois.

Mentionnons un événement moins folâtre et qui accrût sinistrement la terreur qu'inspiraient les brigands d'Orgères : C'est dans les derniers temps du règne de Fleur d'Épine que fut remise en vigueur la tradition abandonnée du *riffaudage* ou *chauffage*. Ce fut sur le conseil du plus vieux et du plus féroce des membres de la troupe, brigand nonagénaire qui se nommait le père Elouis et qui avait longtemps « roulé » dans le Nivernais avec des anciens compagnons de Cartouche.

« Quand les particuliers ne veulent pas dire où ils ont caché leur argent blanc, allumez-leur de la paille entre les jambes ou sous les pieds et puis vous piquez avec une fourchette et vous arrosez de vinaigre. »

Et pour ce genre d'opération, le père Elouis avait inventé une « machinette » qui portait son nom et était infailible.



La Belle-Victoire suivant les rites de la bande, épousa le Rouge-d'Auneau.

posant au muscadin, il s'était vanté d'avoir bu trois verres de sang de sa première victime « pour se rendre cruel » et s'était intitulé lui-même le « monstre aux bras teints de sang ».

Avec les autres il monta à l'échafaud, dressé sur la place publique de Chartres, le 3 octobre 1800.

Quant au Beau François, il s'était évadé de sa prison et ne fut pas repris. On crut le reconnaître pourtant en la personne d'un certain Girodot, pseudo-chouan athlétique et impitoyable, qui, dans l'Ouest, fit partie des bandes de Coupe et Tranche, et de Minier, dit Grand-Gars. En même temps que ce dernier il aurait été, en l'an IX, fusillé comme pilleur de diligences.

Quittons la Beauce pour les bords du Rhin. Les bandes de brigands, chauffeurs ou garrotteurs qui, sous le Directoire et le



Embusqués la nuit dans les rues désertes, les escarpes dévalisaient les passants.

Consulat, ravagèrent les deux rives du fleuve, furent presque aussi redoutables que celles du pays chartrain, et leur plus grand chef, Jean l'Ecorcheur, Schinderhannes, est resté plus fameux que Fleur d'Épine ou le Beau François.

Il s'appelait Jean Buckler et avait reçu son surnom : Jean l'Ecorcheur — en idiome vulgaire Schinderhannes — parce qu'il avait débuté dans la vie comme « apprenti » du boucher de Baerenbach. Accusé de vol, puni de la bastonnade en place publique, il fut égaré de fureur par ce châtiement dégradant (qui décida de sa vie entière, il le dit souvent) et alla s'enrôler parmi une des troupes de brigands qui opéraient sur les bords du Rhin.

Alors commença son existence errante, périlleuse et coupable, illustrée par d'étonnants exploits qui semaient la terreur.

Il est pris et s'évade, repris et s'évade encore. Sa renommée grandit. Il est capitaine d'une bande déterminée qui ne recule devant rien ; en voici un exemple. Un jour, avec trois compagnons seulement, il rencontre une caravane de trente israélites. Il leur barre le chemin, leur ordonne de s'avancer un à un, la bourse à la main. Tous obéissent, tremblants ; cependant il décide ensuite de les fouiller. Mais pour cette opération, sa carabine le gêne. Il ordonne à une de ses victimes de la tenir. L'autre obéit respectueusement et lui rend l'arme la fouille terminée.

Schinderhannes était si célèbre et si redouté qu'il lui suffisait d'une simple sommation pour se faire apporter une forte rançon par les riches fermiers, après quoi il leur délivrait un passeport indiquant qu'ils avaient payé et pouvaient circuler librement.

Il prenait tous les déguisements et avait toutes les audaces. Un jour, habillé en berger, il rencontre une troupe de soldats envoyés à sa recherche. Il s'offre obligeamment à leur servir de guides, les promène, et, dans une auberge, trinque avec eux... sous les yeux du maire du village, qui le connaît parfaitement, mais n'ose rien dire.

Il était fort galant et quand il rencontrait une fille qui lui plaisait, il célébrait avec elle — qui jamais n'osait le repousser — une sorte de mariage auquel il invitait tous les paysans des environs, qui venaient, terrifiés. Par contre, un des articles du code qu'il avait imposé à sa troupe portait que quiconque aurait révélé à une femme les secrets de la bande serait puni de mort.

Traqué partout par une police qui se réorganisait, il fut enfin pris et condamné à mort avec dix-neuf de ses complices. Avec eux il fut exécuté à Mayence, le 21 novembre 1803. Ainsi finit la fameuse bande du Rhin.

Bien d'autres bandes de Chauffeurs pourraient être citées : celle de Sallambier, qui « travaillait » dans le Nord et dont Vidocq, un moment, fit partie ; celle de Cornu, dont nous reparlerons peut-être. Combien d'autres encore !... Aucune ne fut comparable en importance à la bande d'Orgères. Mais dans les provinces de l'Ouest, pendant quelques années, le « chauffage » fut d'usage courant et ce n'était pas seulement des malfaiteurs professionnels qui le pratiquaient.

(A suivre.) Frédéric BOUTET.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 289.

# CECI INTERESSE

**TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE**

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 77.300 : Classes primaires complètes : Certificat d'études. Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 77.308 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 77.317 : Carrières administratives.

Broch. 77.322 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 77.325 : Emplois réservés.

Broch. 77.331 : Carrières d'ingénieurs, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 77.336 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 77.343 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 77.353 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme

Broch. 77.355 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin

Broch. 77.361 : Marine marchande.

Broch. 77.367 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 77.377 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 77.379 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur, chemisier, professorats).

Broch. 77.384 : Journalisme, secrétariats : éloquence usuelle.

Broch. 77.390 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 77.398 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## QU'Y A-T-IL DANS VOTRE HOROSCOPE ?



GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant : grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui L'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service R.C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8<sup>e</sup>).

## LA SECTE DES ÉTRANGLEURS

Ils ont, dit-on, depuis longtemps disparus... Les Anglais les ont pourchassés à travers les Indes qu'ils terrorisaient et ont mis un terme à leurs tragiques exploits.

Mais ils ont des imitateurs dans l'Amérique du Nord.

C'est dans cette atmosphère angoissante que se déroule l'action de

## L'HOMME AU LACET

par ARNO ALEXANDER

que publie

## LE JOUR

Directeur : LEON BAILBY

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

**CONSULTEZ** Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Termes, Paris, cour 3<sup>e</sup> ét. sap. samedi et dim.

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

**DESTINÉES** révélées par Astro, Grapho, Chiro, Tarots Mme LEBERTON, 20, rue Brey, Paris

1.000 frs et plus par mois chez soi. Travaux de correspondance. Écrire : AMI DU FOYER, Service 30, à SAINT-DENIS (Seine).

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

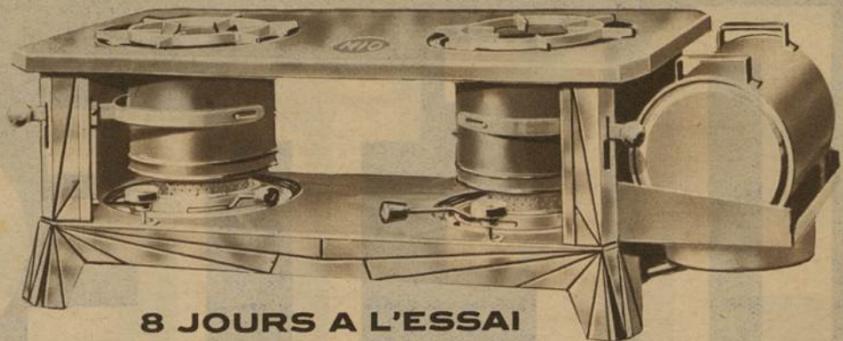
### M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

**SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE**  
14, rue de Turin, Paris, « M<sup>o</sup> : Liège ou Europe ».

# RÉCHAUD INEXPLOSIBLE

A PÉTROLE - TYPE MODERNE - MODÈLE BREVETÉ



8 JOURS A L'ESSAI

Francs 360. », payables :

par mois  
**frs 30. »**

l'heure, le désigne comme l'appareil le plus économique existant sur le marché.

Ses dimensions exactes sont 72 cm. longueur, 28 cm. largeur et 24 cm. hauteur.

N° 102. — Tout en tôle forte, dessus émaillé granité, bâti laqué blanc Fr. 360, payables fr. 30 par mois. Expédition franco.

N° 104. — Même modèle que n° 102, mais en fonte émaillée bleu, vert, marron, gris vert. Le bâti dissimule les tuyaux. Fr. 390, pay. 32,50 par mois. Expédition franco.

N° 152 — En tôle laquée, dessus granité, 2 feux montés sur pied avec étagère. Dimensions 80x32x73. Fr. 384, payables fr. 32 par mois.

Dernière nouveauté. Les réchauds à pétrole « Mio » sont du type le plus moderne, sans gicleur, sans aiguilles, sans topette, sans pompe, sans mèche, sans odeur ni suintement.

Sans pression.

Les réchauds à pétrole « Mio » contiennent tous les derniers perfectionnements; étant sans pompe ni pression, ils écartent tout danger d'explosion. Ils sont toujours prêts à fonctionner avec une simple allumette, et se règlent comme le gaz, 10 minutes suffisent pour faire bouillir un litre d'eau, et sa consommation réduite, fr. 0,10

l'heure, le désigne comme l'appareil le plus économique existant sur le marché.

Ses dimensions exactes sont 72 cm. longueur, 28 cm. largeur et 24 cm. hauteur.

N° 102. — Tout en tôle forte, dessus émaillé granité, bâti laqué blanc Fr. 360, payables fr. 30 par mois. Expédition franco.

N° 104. — Même modèle que n° 102, mais en fonte émaillée bleu, vert, marron, gris vert. Le bâti dissimule les tuyaux. Fr. 390, pay. 32,50 par mois. Expédition franco.

N° 152 — En tôle laquée, dessus granité, 2 feux montés sur pied avec étagère. Dimensions 80x32x73. Fr. 384, payables fr. 32 par mois.

**Demandez notre catalogue n° 46 — Expédition franco**

BULLETIN DE COMMANDE D 13

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un réchaud à pétrole, N°....., émaillé couleur....., au prix de fr. ...., que je paierai fr. .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979. Fait à..... le..... 1934.

Nom et prénoms.....

Date et lieu de naissance.....

Domicile..... Profession ou qualité.....

Département..... Gare.....

# Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

## UN SACRIFICE EXCEPTIONNEL

Les GALERIES BARBÈS présentent de magnifiques chambres vendues à des prix imbattables avec leur literie complète et deux chaises assorties.



(N° 403 du cat.) Chambre moderne "Princesse" avodiré massif ciré patiné (noyer d'Afrique), sculpté masse, poignées argentées, gr. armoire à glace, largeur 1<sup>m</sup>40, 3 portes ouvrantes, lit largeur 1<sup>m</sup>43, table de nuit liseuse dessus marbre, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume, couv., 2 chaises garnies tissu moderne, 1 descente de lit. Compl. 12 pièces sacrifiées à **2.150 frs**

GRANDES FACILITES DE PaiEMENT ACCORDÉES SUR DEMANDE REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers (à 150 mètres des Magasins) - Visites tous les matins.

## GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11, Rue Manigrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

**DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM GRATUIT**

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1<sup>o</sup> l'Album général d'Ameublement. 2<sup>o</sup> l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. 271 Rayer la mention inutile.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à : NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6<sup>e</sup>) - Téléphone : Littré 32-11.

**mrs**  
**La Belle**  
par **HENRI DANJOU**  
La route de l'évasion  
Un volume : 15 fr.

## Exceptionnellement

**6 DISQUES pour le prix de 2**

2 disques de merveilleuses  
1 disque.... **RUMBA**  
1 disque.... **TANGO**  
1 disque.... **ORCHESTRE**  
1 disque.... **FOX-TROT**  
1 disque.... **VALSE**

Chacun de ces disques merveilleux, d'un diamètre de 25 cm. est à enregistrement électrique et possède une sonorité incomparable. La valeur est de frs : 15. » pièce.

**Nous pouvons vous céder les 6 disques au prix exceptionnel de frs : 38.**

Ne manquez pas de profiter de cette offre des plus avantageuses.

Passer-nous dès maintenant votre commande, vous serez étonnés du charme de ces chansons que nous avons fait enregistrer à votre intention

Demandez notre nouveau catalogue gratuit des 250 disques les plus modernes.

Envoi contre remboursement. - "BELACO", 40, rue du Colisée, PARIS-8<sup>e</sup>. Serv. : D 14

# DÉTECTIVE

## GRAINES AU VENT

Le supplice de Suzanne Goux et la fin tragique de la petite Lucienne Romanet offrent une saisissante préface à l'enquête sur les enfants abandonnés ou martyrisés, qu'a menée pour nos lecteurs le romancier Jacques Dyssord.

Lire, pages 4 et 5, le premier article de cet émouvant reportage :

**MAMAN!... NE M'ABANDONNE PAS!...**

